





LES GOUTTES GLACIALES HELVETIQUES,

Éprouvées dans nombre de Maladies ;

ET TRAITÉ

SUR L'USAGE

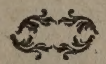
DES GOUTTES MERCURIELLES

Dans tous les Maux Vénériens ;

Par M. LANGHANS, Docteur en Médecine, & Médecin pensionné de la Ville & République de Berne :

Avec une Attestation de M. le Baron de HALLER, Médecin de Sa Majesté Britannique, du Conseil souverain de Berne ; Président de l'Académie des Sciences de Gottingue, Membre de celles de Paris, Londres, Berlin, &c.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.



A GENEVE,

Et se vend à LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire, rue Merciere, au Soleil.

M. DCC. LIX.



A MONSIEUR
SENAC
PREMIER MEDECIN
DU ROI.

ONSIEUR,

Vous ne devez pas être ſurpris, que la Renommée ait porté votre Nom juſques au fond des Alpes. La place que

vous occupez & la ſupériorité de vos lumieres, doivent le répandre partout : permettez donc que je ſaiſiſſe l'occaſion de vous témoigner publiquement la vénération que vos talens & vos qualités vous ont concilié dans ma patrie, & les ſentimens particuliers que vous m'avez inſpirés.

La découverte dont je rends compte au Public, ne tendant qu'au ſoulagement des malheureux, je me flate qu'elle ne ſera pas indigne, MONSIEUR, *de votre attention ; Mr. de Haller vient de lui accorder toute la ſienne. Daignez comme lui,* MONSIEUR,

faire constater par des expériences sages & fidelles l'utilité qui peut en résulter à toute la société. Ce n'est pas une composition que je vous présente sous le titre spécieux de secret ; ce titre cache toujours un intérêt particulier : j'ose vous dire que cet intérêt est moins connu dans ce pays que dans les autres ; la simplicité de nos mœurs, l'amour de la liberté, le vrai patriotisme nous préservent de cette cupidité qui n'a que des vues particulieres. Vous reconnoissez sans doute dans ce témoignage l'ancienne franchise de nos peres ; environnés des Alpes,

ils n'y cherchoient pas l'or & l'argent qu'elles renferment ; ils ne voyoient dans ces montagnes qu'un rempart qui assuroit la paix & la tranquillité publique, des simples qui remédient avec efficacité aux maux dont la nature humaine est accablée, & des sources qui enrichissent nos voisins. Je suis avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très obéïssant serviteur
D^R^. LANGHANS.

ATTESTATION.

MOnſieur Langhans, Médecin ordinaire de la Ville de Berne, m'ayant confié la compoſition de ſon Eſprit des Glacières, ſoit Gouttes Glaciales Helvétiques, je n'ai rien trouvé dans leurs ingrédiens qui ne puiſſe être ſalutaire. Il m'a préſenté enſuite pluſieurs perſonnes qui avoient été affligées de différentes maladies, & qui ſe ſont reconnues guéries par ce reméde; & nommément de l'Anaſarque, des Opilations, de la Pleuréſie, & de différentes autres incommodités, tant aiguës que chroniques. En foi de quoi j'ai ſigné ce Témoignage, & y ai apposé le ſceau de mes armes. Berne le 26 Août 1758.

(L. S.) ALBERT DE HALLER,

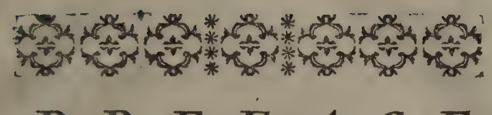
Médecin de Sa Majeſté Britannique, Préſident de la Société royale des Sciences de Gottingue, Membre des Académies royales des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin, de Petersbourg, &c.

ATTESTATION
Des Médecins & Chirurgiens de la Ville de Berne,
Traduite de l'Allemand.

JE, soussigné, atteste, au nom & par l'ordre de Messieurs de la Faculté de Médecine & de Chirurgie, préposés aux Hôpitaux de la Ville de Berne par les Magistrats de la République, que 24 expériences faites sous leurs yeux, de l'efficacité du reméde nouvellement découvert par M. le Docteur Langhans contre les maladies vénériennes, lesquelles ont été traitées selon la méthode prescrite dans sa Dissertation, ont exactement répondu à l'attente de l'Auteur & du Public, & ont eu un succès des plus heureux. En foi de quoi j'ai signé les présentes, & scellé du sceau de la Faculté. A Berne, le 20 Décemb. 1756.

(L. S.) JACOB BAY,

Secrétaire du Collége de la Faculté de Médecine & de Chirurgie de Berne.



PREFACE
DE L'AUTEUR.

IL y a environ huit ans que ce reméde des Gouttes Glaciales m'a été communiqué, & enſuite legué par Teſtament, par M. Salchlin de Zoffingue, Docteur en Médecine très-ſçavant & très-expert. Je viſitai ce Médecin, de mes parens, pour me procurer la guériſon d'une fiévre lente, dont je fus attaqué dans le cours de mes voyages. La

confiance que j'avois en ses lumieres & en sa probité, me détermina à suivre ses conseils, & à faire l'essai de son médicament, quoique inconnu sur moi-même ; à peine en avois-je fait usage pendant quelques jours, selon la méthode indiquée dans ce Traité, que je fus délivré entierement de ma fiévre. Il poussa son amitié jusqu'à satisfaire ma curiosité sur la nature d'un médicament si efficace ; & à me faire part d'une infinité d'expériences qu'il avoit recueillies pendant la pratique d'une vingtaine

d'années. Toutes ces expériences, jointes à celles que j'ai faites moi-même depuis huit ans, m'ayant convaincu de l'excellence de cette découverte ; je me ſuis cru dans l'obligation d'en faire part à la ſociété, & d'en étendre le bénéfice à tous mes ſemblables. C'eſt par ce motif, que j'écris ce Traité.

Je n'offre point les Gouttes Glaciales comme un reméde univerſel. Je ne parle que des maladies dont elles ont opéré une guériſon totale ; & ne fais aucune mention, ni de celles à l'égard deſquelles

elles n'ont pas eu tout l'effet que j'en eſpérois, ni de celles dans leſquelles je n'ai pas encore eu des occaſions aſſez fréquentes pour les éprouver. Les expériences publiques que j'offre de faire à mes propres frais, dans tous les Hôpitaux publics de l'Europe, feront connoître la pureté de mes intentions, & juſqu'où ce reméde pourra mériter l'approbation & la confiance du public. Je n'ai que celles-ci à oppoſer à la critique & aux paſſions des ennemis de l'humanité.

J'ai fait choix dans mon

Traité des expreſſions les plus ſimples & les plus communes, en évitant, autant qu'il m'a été poſſible, les termes de l'art empruntés des langues mortes; afin de me rendre intelligible & clair à tous ceux qui ſouhaiteront de ſe former une idée diſtincte de leur maladie, & des moyens de la guérir. Je m'eſtimerai plus heureux en parvenant à ce but, qu'en obtenant l'approbation de ceux qui ne font cas que d'un vain étalage d'érudition.

Je n'écris pas tant pour les Médecins, & pour ceux qui ſont à portée de les conſulter lorſqu'ils en trouvent de prudens & d'habiles, que pour le ſoulagement des malades privés de tous ſecours, & expoſés ſans reſſource à ſouffrir & même à perdre la vie. De quelle conſolation & de quelle utilité en effet ne doit pas être ce reméde, & l'inſtruction ſur ſon uſage, à un voyageur attaqué de quelque maladie imprévue ? Quel avantage n'en retirera pas un homme de mer, expoſé par ſes navigations à la putréfac-

tion de ſes fluides ; mal preſque inévitable dans les grands trajets & les longs ſéjours maritimes , dont il ne ſauroit ſe garantir plus efficacement, que par l'uſage des acides de notre médicament. De quelle reſſource ne ſera-t-il pas à ceux que le ſort ou le plaiſir fixent à la campagne, où la lenteur & la difficulté des ſecours peuvent devenir très - funeſtes ?

Il eſt hors de doute, qu'un Médecin qui emploiera ces Gouttes ſelon la méthode

indiquée dans ce Traité, ne guériſſe toutes les maladies ſpécifiées ci-après, avec plus de promptitude & de ſureté que par toute autre voie connuë juſqu'ici. C'eſt de quoi les Médecins les plus habiles & les plus éclairés de cette ville ont été convaincus par leurs propres expériences, dans les maladies même les plus dangereuſes.

Toutes les maladies dont il eſt fait mention dans ce Traité, étant généralement connuës en tous les pays du

monde, & ayant beſoin à peu près du même traitement ; j'oſe me flatter que ce Traité & les Gouttes dont il explique l'uſage, deviendront d'une utilité générale. Il eſt très-vrai, que les fiévres chaudes, putrides & aiguës, ſont plus ou moins violentes, ſelon la nature du climat, le degré de la température & la qualité de l'air, & ſelon les différentes eſpéces de nourritures uſitées en différens lieux : cela n'empêche pas que ce reméde ne produiſe également tout l'effet deſiré,

dès qu'on s'en ſervira en doſes plus ou moins fortes, ſelon la nature de la maladie.

BERNE, ce 3 Juillet 1758.

Dr. Langhans.

AVERTISSEMENT.

LE prix d'un flacon de Gouttes Glaciales, peſant deux onces, & ſcellé du cachet de M. Langhans, eſt d'un écu de ſix livres.

Celui d'un flacon ſemblable d'Eſſence Helvétique, ou de Gouttes Mercurielles, eſt de vingt-quatre livres.

Ceux qui en ſouhaiteront n'auront qu'à s'adreſſer,

En Suiſſe, à l'Auteur, à Berne; à Meſſieurs Heidegger Libraires, à Zurich; à M. Kyburz, à Baſle; & à M. Strouve, Apothicaire, à Lauſanne.

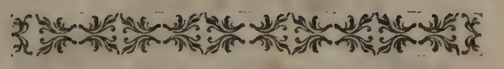
En Allemagne, à M. J. P.

Faſſel, à la Couronne fleurie, à Francfort ſur le Mein; à M. Cotta Imprimeur de la Cour, à Stuttgard; & à Meſſieurs Petit & Dumontier, à Hambourg.

En Italie, Piémont & la Savoye, à Meſſieurs Ch. Lombard & Lanthelme, à Geneve; à Meſſieurs Muller & Ott, à Veniſe.

En France, à Etienne Thevenet, à l'enſeigne de S. Nicolas, rue Lanterne, à Lyon.





TABLE

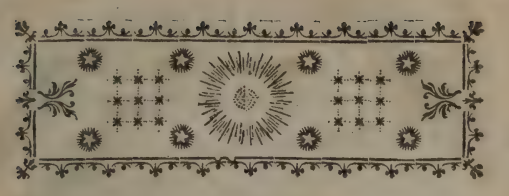
DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES

Contenus dans ce Traité.

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans le Traité des Gouttes Mercurielles.

Fin de la Table.



LES
GOUTTES GLACIALES
HELVETIQUES.

****

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

De leur nature, leur compoſition & leur découverte.

§. I.

LES Gouttes Glaciales Helvétiques formées du mêlange de deux eſpéces de ſels tempérans, volatils & réſolutifs, diſſouts dans une certaine

quantité d'eau de glaces, ne ſont autre choſe qu'un eſprit pénétrant & diſſolvant.

Cet eſprit ne contient rien de chaud : il a la propriété de garantir les fluides de notre corps de la putréfaction, de parer à l'épaiſſiſſement du ſang & de la lymphe, de tempérer l'âcreté de la bile, & de diſſiper l'obſtruction de tous les vaiſſeaux.

§. I I.

L'eau des glaces qui ſubſiſtent depuis des milliers d'années dans les glacieres de nos Alpes, a paru préférable à celle des fontaines ordinaires pour la compoſition de ce remède. Elle eſt, en premier lieu, beaucoup plus legere & plus pure; (*a*) car ces montagnes glacées ſont ſi fort élevées au deſſus de la mer,

[*a*] Voyez mon Traité des Glacieres de la Suiſſe.

que les exhalaiſons impures & groſſieres de la terre, ni les inſectes venimeux, ne ſauroient y atteindre.

Ces glaces & les eaux qui en réſultent ſont d'ailleurs plus impregnées de l'acide ſubtil de l'air, acide qui anime & qui conſerve tout ce qui vit & vegete. Une preuve manifeſte de cette impregnation, eſt la durée & la conſervation de ces eaux, qui ſe maintiennent environ vingt ans, ſans la moindre atteinte & la moindre corruption. Elle a lieu inſenſiblement ſur ces pyramides de glace qui couvrent des ſurfaces immenſes, & ces pyramides chargées pendant une longue ſuite de ſiécles de ces particules acides de l'atmoſphére, en contiennent une quantité très-conſidérable fixées par un froid continuel qui s'oppoſe à leur évaporation. Auſſi voit-on que les maſſes qui ſe précipitent de tems

en tems du haut des rochers jusques dans nos plaines, différent totalement des glaces ordinaires, & par leur couleur verdâtre & par leur extrême dureté.

§. III.

Le sel des glacieres, qui fait l'ingrédient principal & le plus efficace de ces Gouttes, est un sel par conséquent très-acide. On ne l'a jusqu'ici trouvé que dans le voisinage des glacieres du canton de Berne. On le tire d'un terrein pierreux : ce terrein fut autrefois couvert d'énormes monceaux de glaces qui se sont fondues peu à peu par l'augmentation graduelle des chaleurs de ces environs. Il ressemble par sa couleur, après avoir été épuré, à un salpêtre très pur ; il est volatil & d'un goût acide. Il faut que la terre dont on le tire, ait eu dès long-tems quelque im-

pregnation nîtreuſe propre à l'attraction de l'acide aërien ; puiſque l'on obſerve que l'air dépoſe ſes particules nîtreuſes en plus grande quantité dans les lieux nîtreux par eux-mêmes, que dans des endroits marneux, trop chauds & deſtitués de nître.

§. IV.

Ce ſel des glacieres doit ſa vertu & ſes qualités à l'abondance des acides de l'air & de la terre qu'il renferme, qui ſont, pour ainſi dire, l'ame de toutes les plantes, & qui contribuent le plus à la conſervation de la vie animale. C'eſt ce que perſonne n'ignore, & que M. Berkley, Evêque de Wincheſter, a ſi bien prouvé dans ſon Traité de l'Eau de Goudron. Sans le ſecours des acides de l'air l'homme tomberoit dans des fiévres aiguës, dans le délire & dans des maladies

putrides. C'eſt par le défaut de l'air & de ſes acides, que ceux qui ſe trouvent long-tems enfermés dans le fond de cale des vaiſſeaux, dans des ſouterreins profonds, & dans des priſons étroites, tombent malades en peu de tems, & périſſent par des fiévres putrides. Tout notre corps & la plus grande partie de ſes liquides, ſont d'une nature putride, prompts à s'enflammer & à s'épaiſſir, ſi les acides que nous recevons par la nourriture & par la reſpiration ne prévenoient pas continuellement ces mauvais effets par leur qualité réſolutive & par leur volatilité.

§. V.

Si nous conſidérons la nature & la compoſition intime des fluides dont le ſang, qui eſt la ſource générale de tout le reſte des liquides de notre corps, eſt compoſé; nous

trouverons que la quantité des parties alcalines, putreſcibles & diſſolubles qui compoſent notre corps, l'emporte de beaucoup ſur celles qui ſont d'une nature acide ou mixte. Toute la partie rouge du ſang, ſa ſéroſité, la lymphe, la bile & toutes les parties graſſes & huileuſes de notre corps ſont d'une nature inflammable & putreſcible : la partie mucilagineuſe & aqueuſe eſt en beaucoup moindre quantité. Quant aux parties ſalines du ſang, leur analyſe chymique démontre qu'elles ſont plutôt alcalines qu'acides.

Dans l'état de ſanté les acides & les alcalis ſe trouvent dans la proportion convenable ; ils ſe temperent réciproquement & forment une eſpéce de ſel mixte ou neutre. Dès que la ſanté commence à s'altérer, les fluides tendent auſſi-tôt à la putréfaction, les alcalis n'étant plus ſuffiſamment liés par les acides.

C'eſt ainſi que, par exemple, dans le ſcorbut l'âcreté alcaline vient ſouvent à bout de ronger les vaiſſeaux ; & l'eau extravaſée dans les hydropiſies devient alcaline, puiſqu'elle fait une fermentation quand on la mêle avec des acides. Dès-lors donc que notre ſang ceſſe d'être rafraîchi continuellement par des parties acides & nîtreuſes, ou que les muſcles du corps ſubiſſent des mouvemens exceſſifs & trop réitérés, ou que les fluides de notre corps ſe trouvent expoſés, ſoit à ſe trop échauffer par la longue impreſſion d'un air chaud, ſoit à ſe rallentir par celle d'un air froid & humide : il en réſultera une putréfaction & une diſſolution totale, & tout le ſang s'exhalera peu à peu en une vapeur volatile & puante.

§. VI.

On ne ſera point ſurpris de ce que j'indique un Reméde qui dé-

truit à la fois une infinité de maux, lorſqu'on réfléchira à la quantité prépondérante des parties ſulphureuſes & putreſcibles de notre corps, qui ſont la cauſe de toutes les inflammations & des fiévres malignes ; & à l'infériorité des ſels acides capables d'y réſiſter. Notre Reméde, compoſé de trois parties d'acides, d'une partie alcaline, & d'une partie d'un eſprit volatil & pénétrant, le tout lié par des corroboratifs choiſis & diſſouts dans l'eau la plus pure tirée de nos glacieres éternelles, eſt capable de corriger par lui ſeul la ſource la plus féconde des maux qui affligent le genre humain. Les habitans de nos Alpes, trouvent dans l'eau ſeule de leurs glacieres une reſſource toujours conſolante contre les flux de ventre, les diſſenteries, les migraines, la laſſitude de leurs membres & les fiévres

aiguës ; comme je l'ai remarqué dans mes obſervations phyſiques, ſur l'origine des glacieres & ſur la vallée de Siementhal.

§. VII.

Ces gouttes glaciales ont une odeur pénétrante & peu agréable, à cauſe du mêlange du ſel ammoniac avec le ſel naturel des glacieres.

Le ſel ammoniac eſt en ſoi-même un reméde tempérant & diſſolvant, qu'on emploie avec beaucoup de ſuccès dans la plûpart des fiévres.

L'eſprit pénétrant de notre Reméde, provient d'un mêlange de ces deux ſels avec un ſel alcali. Afin que nos gouttes puiſſent être efficaces, non-ſeulement contre toutes ſortes de fiévres, mais encore contre toutes les eſpéces de maladies chroniques & lentes,

causées par l'affoibliſſement & le relâchement des nerfs ; nous avons encore ajoûté à la force de ce Reméde, en y joignant des ingrédiens capables de rendre à un corps épuiſé & affoibli ſa force & ſa vigueur. Je doute, qu'on trouve un reméde capable d'opérer auſſi puiſſamment & à la fois d'une part, le calme & le rafraîchiſſement dans tous nos fluides ; & de l'autre, la vigueur dans tous nos nerfs.



CHAPITRE II.

De l'uſage des Gouttes glaciales dans toutes les eſpéces de fiévres & de maladies inflammatoires.

§. VIII.

Des Fiévres aiguës & inflammatoires.

LOrſque l'on eſt attaqué tout d'un coup d'un grand froid intérieur, d'un tremblement par tout le corps, de friſſons, & enſuite de grande chaleur accompagnée d'une ſoif ardente, & quelquefois d'une douleur brûlante & perçante, de l'un ou de l'autre côté du corps ; lorſque dans les jours ſuivans, la chaleur diminue le matin & augmente vers le ſoir, & cauſe des rêveries & des délires : on ſçait que dans ce cas on eſt attaqué d'une fiévre aiguë

& d'une inflammation dans la partie douloureuſe de ſon corps; & l'on procéde à ſa guériſon,

1°. En tirant ſept à quatorze onces de ſang, & en repétant la ſaignée trois ou quatre fois, & plus, pendant les premiers jours, lorſque la violence de la fiévre & la douleur ne diminuent pas.

2°. Le malade prendra de trois en trois heures, quarante à ſoixante-dix gouttes de cet eſprit glacial helvétique, dans une taſſe de thé froid & foible, ou bien dans de la tiſanne froide, faite du grus d'orge, ou dans quelqu'autre potion rafraîchiſſante. Il boira d'abord après les avoir pris, autant de thé ou de tiſanne chaude qu'il pourra, afin de ſe procurer une douce tranſpiration.

3°. Vers le ſoir & pendant la nuit, on pourra lui donner de tems en tems, au lieu de ces

gouttes glaciales, quelques cuillerées de lait d'amandes, tiéde, composé de la maniere suivante.

» Prenez une once & demie
» d'amandes douces pelées, une de-
» mi-once de semence de pavot,
» deux pincées de nître purifié, &
» une couple de cuillerées de sucre
» pilé ; versez sur tout cela, peu
» à peu, un demi pot d'eau bouil-
» lante, broyez-le bien dans un
» mortier, & passez-le par un linge
» propre.

4°. Si le malade est constipé, on lui donnera un lavement émollient, composé d'eau, d'huile & de sel commun ; ou bien on lui fera manger souvent pendant le jour, des pruneaux & des raisins de Corinthe, cuits avec une pincée de feuilles de sené.

5°. Pendant toute la durée de la fiévre, le malade s'abstiendra de tous les alimens & de toutes

les boiſſons, qui pourroient l'échauffer. Il en choiſira au contraire, d'une nature à calmer l'effervefcence du ſang & à réſoudre & diſſiper l'inflammation ; tels que l'orge, le grus d'avoine, le riz, & autres bouillons de cette eſpéce ; des compôtes de fruits acides, comme des pommes, pruneaux, ceriſes, &c.

§. IX.

De l'inflammation du Cerveau, ou de ſes membranes, appellée Phréné ſie.

Lorſqu'on eſt non-ſeulement attaqué d'une fiévre aiguë, décrite ci-deſſus (§. VIII.) mais que de plus, on tombe dans un délire ou un tranſport violent & continuel, on appelle cet état-là, phrénéſie ; elle conſiſte dans l'inflammation de quelques parties intérieures du cerveau, qui nous

prive de l'uſage de la raiſon, & nous cauſe un violent tranſport.

§. X.

Cette maladie exige 1°. une ſaignée forte & réïtérée, ſur-tout pendant les trois premiers jours; & l'on tirera ſoir & matin au malade, dix à quinze onces de ſang, ſoit du bras, ſoit du pied, pour en diminuer la ſurabondance & en dégager la tête.

2°. Il ſera néceſſaire de réſoudre au plus vîte & de rafraîchir le ſang épaiſſi & enflammé au cerveau, ce qui pourra ſe faire en adminiſtrant au malade, de deux en deux heures, juſqu'à la diminution du mal, de cinquante à quatre-vingt gouttes de l'eſprit glacial helvétique, dans quelque tiſanne froide & rafraîchiſſante, de riz, d'orge, ou de limonade légere; & en lui faiſant boire immédiatement

médiatement après, copieuſement de la même, mais tiéde ou chaude.

3°. On donnera au malade, ſouvent pendant la nuit, & en plus grande quantité, du même lait d'amande que nous avons indiqué ci-deſſus (§. VIII.) On lui tiendra le ventre libre par des clyſteres émollients, tiédes & réïtérés, on lui raſera la tête & on la lavera de tems en tems avec du vinaigre chaud.

4°. Il obſervera en mangeant & en bûvant, la même diéte que dans les fiévres aiguës & inflammatoires.

5°. Si malgré les ſaignées réïtérées, & l'uſage de ces gouttes glaciales, le mal ne céde pas dès le commencement, le malade appliquera encore les ventouſes au dos & aux cuiſſes.

6°. Il ſe baignera ſouvent les

pieds, d'abord dans un bain tiéde, qu'on rendra enſuite plus chaud par degrés.

7°. Au cas que ni les ventouſes ni les lave-pieds n'euſſent aucun effet, ou ne puiſſent être employés; on appliquera dès le ſecond jour, au malade, un cataplâme à la plante des pieds, composé de levain pétri avec du ſel & du vinaigre, & on le renouvellera toutes les fois qu'il ſe ſera deſſéché.

§. X I.

De l'inflammation des yeux.

Une forte inflammation des yeux, eſt toujours accompagnée de quelque degré de fiévre, & demande,

1°. Une ſaignée au bras, & des lave-pieds fréquens.

2°. La priſe des gouttes glaciales, deux, trois, juſqu'à quatre

fois par jour, dans du thé foible, comme il a été indiqué ci-dessus, (§. VIII.)

3°. Que le malade évite le grand jour, qu'il se tranquillise, & qu'il applique chaudement à ses yeux un linge ployé en trois ou quatre doubles, & trempé dans la préparation suivante.

» Prenez le blanc d'un œuf dur, » du vitriol de la grosseur d'une noi- » sette, & dix à douze grains de » camphre. Pilez & broyez le » tout peu à peu dans un mortier » de pierre, en y ajoutant six à » huit onces d'eau tiéde; exprimez » la liqueur au travers d'un linge » propre, & servez-vous en pour » vos compresses.

4°. Qu'il observe la même diéte que nous avons recommandée dans les fiévres aiguës & inflammatoires, (§. VIII.) jusqu'à ce que l'inflammation ait cessé totalement.

5°. Si après trois jours, la fiévre

ni l'inflammation ne cédent pas, il faudra, ou réïtérer la ſaignée au bras, ou le ventouſer à l'épaule & le purger le lendemain.

§. XII.

De l'Eſquinancie, ou mal de gorge.

Nous entendons par cette expreſſion, une inflammation des muſcles, des fibres, ou des glandes de la partie ſupérieure de la trachée artére & du canal qui conduit à l'eſtomac, accompagnée de fiévre, de difficulté de reſpirer ou d'avaler. On la diſtingue en différentes eſpéces, plus ou moins violentes & dangereuſes, mais qui ſe guériſſent toutes le plus promptement & le plus ſûrement qu'il eſt poſſible, par la méthode ſuivante.

§. XIII.

1°. On ſaignera le malade dès le commencement du mal, quelques jours de ſuite, ſoir & matin, du

bras ou du pied, ſelon ſa portée.

2°. Il prendra les gouttes glaciales de la même maniere, que ci-deſſus (§. XI.).

3°. Il uſera de la même diéte.

4°. On fera prendre au malade pluſieurs lave-pieds, & pluſieurs lavemens (§. VIII.).

Et ſi la maladie ne diminue pas à la troiſiéme ſaignée, on lui appliquera les ventouſes aux épaules.

5°. Le malade ſe ſervira chaque jour, à différentes repriſes, du gargariſme ſuivant, tiéde; & s'il ne peut pas ſe gargariſer, on le lui injectera au moyen d'une ſeringue.

» Prenez du vitriol bleu, de la » groſſeur d'une noiſette, fondez-» le au-delà de la moitié dans une » bonne chopine d'eau chaude; » verſez y enſuite ſix cuillers plei-» nes de bon vinaigre, & autant » d'eau-de-vie camphrée, & votre » gargariſme ſera fait.

6°. Enduiſez avec de l'huile de Camomille, une piéce de peau, ou pelliſſe d'agneau, priſe du deſſous du col, & enveloppez le col du malade avec. Au défaut de cette pelliſſe, appliquez-lui des cataplâmes composés de mie de pain blanc, de fleurs de camomille, ou de fiente de pigeon, bouillis enſemble, exprimés fortement dans une ſerviette & appliqués chaudement. On fera attention de ne les jamais laiſſer refroidir au col.

7°. Le malade fera bien de quitter le lit le plutôt qu'il lui ſera poſſible, & de ſe tenir le ventre toujours libre, ſoit par des lavemens, ſoit par l'uſage des tamarins.

§. XIV.

S'il n'y a que la luette enflamée, ſans fiévre conſidérable, il ſuffira que le malade ſe faſſe ſaigner une

fois du bras; qu'il prenne pendant quelques jours, soir & matin, de 40 à 70 gouttes d'esprit glacial, & qu'il se purge ensuite doucement à deux reprises. Il hâtera sa guérison en se servant du gargarisme indiqué cy-dessus (§. XIII.)

On guérira encore par la même méthode un mal de gorge ordinaire, où les glandes du col se trouvent engorgées de sérosités & de viscosités, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la saignée.

§. XV.

De l'inflammation des Poumons, ou de la Péripneumonie.

Nous appellons Péripneumonie la maladie qui résulte d'une inflammation des poumons, accompagnée d'une fiévre ardente & d'une respiration difficile, pesante, accélerée & pleine d'angoisses. Le

malade ſent une oppreſſion à la poitrine ; les yeux & le viſage s'enflent, les joues deviennent rouges, & le pouls s'arrête quelquefois ; il tombe dans des accès d'aſſoupiſſement, de léthargie & de rêveries ; il touſſe ſouvent, & crache enfin une matiere jaunâtre, mêlée de ſang.

§. XVI.

Le traitement de cette maladie eſt le même que celui d'une pleureſie : il exige, 1°. de fréquentes ſaignées dès le commencement, de huit à quinze onces.

2°. L'uſage des gouttes glaciales, tel que nous l'avons preſcrit cy-deſſus (§. X.).

3°. Le malade s'humectera ſouvent avec le lait d'amandes, tel que nous l'avons indiqué (§. VIII.) avec l'addition de 10. à 15. grains de camphre broyé avec le nître.

4°. Si les inquiétudes & les an-

goiſſes ſont violentes, on appliquera au gras des jambes du malade des véſicatoires, & on lui ordonnera des lavemens.

5°. Il ſe gouvernera dans ſa diéte comme nous l'avons indiqué cy-deſſus (§. VIII.) dans le cas des fiévres aiguës & inflammatoires.

6°. Plus le malade s'humectera avec des tiſannes rafraîchiſſantes, tiédes, & autres potions tempérantes, plutôt la maladie ſe guérira. C'eſt ce qui arrive ordinairement en cinq ou ſept jours.

7°. Après la guériſon, & même pendant la cure, le malade fera très bien de prendre tous les matins pendant quelque tems, du petit lait : il pourra même s'en ſervir au lieu de tiſanne.



§. XVII.

De la fauſſe Péripneumonie.

Cette eſpece d'inflammation des poumons ſe forme ordinairement au commencement de l'hiver par un froid ſubit, & au printems par une chaleur ſubite & humide de l'air. Les perſonnes âgées pleines de glaires & de ſéroſités, y ſont plus ſujettes que les jeunes gens. Elle attaque quelquefois peu à peu, & d'autres fois tout d'un coup, avec une forte oppreſſion & des douleurs ſourdes à la poitrine. Elle eſt accompagnée d'une fiévre, quoique preſque imperceptible, d'une forte toux, d'angoiſſes & d'inquiétudes qui vont en augmentant, d'une peine à reſpirer, de maux de tête & d'une grande chaleur au viſage. Tousces ſymptomes empirent de plus en plus, & le ma-

lade eſt enfin ſuffoqué, ſi l'on n'a pas ſoin de réſoudre à tems la matiere épaiſſie dans les poumons, & de l'évacuer.

§. XVIII.

Toute la cure de cette maladie conſiſte, 1°. à obvier par une prompte ſaignée à l'affluence du ſang & des humeurs qui ſe portent avec excès aux vaiſſeaux de la poitrine.

2°. A réſoudre, à atténuer & à évacuer, ſoit par l'urine, par les ſelles ou par la tranſpiration, la matiere actuellement croupiſſante dans les vaiſſeaux des poumons & de la poitrine. Ce qui ne manquera pas de s'effectuer, en donnant journellement de trois en trois heures au malade 50. à 70. gouttes glaciales dans une tiſanne tiéde, d'eau commune, adoucie par du miel, ou dans une taſſe tiéde de thé foi-

ble, & en lui faiſant boire auſſi-tôt après une bonne potion chaude.

3°. Si au quatrieme ou cinquieme jour la maladie ne commence pas à céder, on aura recours aux véſicatoires, qu'on appliquera au dos du malade ; & on continuera l'uſage des gouttes juſqu'à ſon entiere guériſon.

4°. Il obſervera la diéte recommandée cy-deſſus (§. VIII.)

§. XIX.

De la Pleuréſie ou point de côté.

Cette maladie naît d'une inflammation & de la ſtagnation du ſang dans les artéres des côtes & des membranes internes de la poitrine. Elle commence ordinairement à s'annoncer par un grand appétit, des friſſons, du froid, de la foibleſſe & de la laſſitude dans les jointures : à ces ſymptomes ſuccédent

auſſi-tôt une grande chaleur, une ſoif ardente, une douleur ſenſible & perçante en reſpirant, à l'un ou l'autre côté de la poitrine; une toux forte, ſéche ou accompagnée de crachemens. Tous ces ſymptomes augmentent de jour en jour.

§. XX.

Ce mal exige à peu près le même traitement qu'une forte inflammation des poumons.

1°. Il faut d'abord procéder à une forte ſaignée du bras de dix à quinze onces, & la réitérer ſouvent pendant les premiers jours.

2°. On donnera au malade dès le commencement de deux en deux heures 50. à 80. gouttes de l'eſprit glacial, dans du bouillon tiède, clair & paſſé d'orge ou de grus d'avoine, ou dans du thé pectoral ordinaire; & on lui fera boire immédiatement après copieuſement &

chaudement du même thé pectoral ou de quelqu'autre liquide chaud, pour l'entretenir dans une moiteur constante.

3°. On commencera dès le second jour vers le soir & pendant la nuit, à lui donner fréquemment une couple de cuillerées du même lait d'amandes que nous avons conseillé cy-dessus (§. XVI. & VIII.) & il aura soin de se bien humecter avec du thé chaud ou des bouillons au grus.

4°. Pour appaiser les douleurs perçantes de la poitrine, on donnera de tems en tems au malade une couple de cuillers à caffé pleines d'huile d'amandes douces mêlée avec autant de syrop de pavot ou de guimauve. On pourra en même tems lui appliquer chaudement sur la partie douloureuse, ou le cataplâme indiqué cy-dessus, (§. XIII.) ou y attacher une vessie

remplie de lait ou d'eau chaude. Il tâchera auſſi par des lavemens de ſe maintenir le ventre libre.

§. XXI.

De la fauſſe Pleuréſie.

L'on n'a jamais beſoin de plus de cinq à ſept jours pour guérir cette maladie radicalement par notre méthode.

Dans une fauſſe attaque de pleuréſie où il n'y a qu'une legere inflammation dans les muſcles extérieurs de la poitrine, accompagnée d'une fiévre aiguë ordinaire, il ſuffira de tirer au malade du bras 12. à 14. onces de ſang; d'appliquer à l'endroit ſenſible à l'attouchement un cataplâme émollient, & de prendre trois ou quatre fois par jour des gouttes glaciales dans la doſe & de la maniere preſcrites cy-deſſus (§. XX.).

§. XXII.

De la Paraphrénésie.

On donne ce nom à l'inflammation du diaphragme, qui se manifeste par une fiévre aiguë, par une douleur presque insupportable au dessous & à côté de la poitrine, sur-tout dans l'inspiration, par une violente toux, des éternuemens, du dégoût, des vomissemens; par la contraction du bas ventre, lorsque le malade veut uriner ou aller à la selle; par une respiration courte, pénible & bornée à la partie supérieure de la poitrine; par un grand trouble dans l'esprit, des contorsions de la bouche, & un rire particulier & convulsif.

§. XXIII.

Cette maladie se guérit comme la pleurésie. Nous n'y ajouterons que

que l'attention à bien ſaigner le malade dès le commencement, & à lui donner un ou deux lavemens chaque jour, afin de bien amollir les inteſtins, & d'attirer le ſang dans les parties inférieures du corps. De plus on donnera au malade, dès le ſoir du premier jour, du lait d'amande camphré, tel que nous l'avons preſcrit (§. VIII. & XVI.)

§. XXIV.

De l'inflammation du Foie.

Lorſqu'on eſt attaqué tout d'un coup d'une douleur avec une forte tenſion ſous les fauſſes côtes à la droite des lombes, accompagnée d'une violente fiévre, d'une grande chaleur, de ſoif & d'angoiſſe, & lorſque l'urine, la peau & le blanc des yeux prennent une couleur jaune, on peut conclure que le foie ſe trouve enflammé, & qu'il

y a une obſtruction dans les conduits de la bile.

§. XXV.

Le ſiége de cette maladie, la vîteſſe avec laquelle elle dégénere en gangréne, en ulcere, en ſquirrhe, & en d'autres maux dangereux, la rendent des plus redoutables.

1°. Elle demande, en premier lieu, lorſque la fiévre & la douleur ſont exceſſives, une ſaignée du pied de dix à treize onces, afin de prévenir la gangréne.

2°. Pour réſoudre au plus vîte l'obſtruction des vaiſſeaux, & obvier par là à la putréfaction du ſang qui ſe fait très-vîte dans cette partie du corps, on donnera au malade toutes les deux ou trois heures du jour de 50. à 70. gouttes glaciales helvétiques dans de la limonade froide ou tiéde, & on lui

ſera boire d'abord après une grande quantité de tiſanne chaude : dans l'intervalle il pourra ſe ſervir d'une tiſanne de chicorée & de dent de lion, qu'il prendra chaude.

3°. On aura ſoin de lui appliquer ſouvent chaudement les cataplâmes émollients décrits cy-deſſus, (§. XIII.) ſur la partie ſouffrante, & de maintenir la liberté du ventre par des clyſteres adouciſſans.

4°. Dès que la fiévre & les douleurs diminueront, on fera prendre tous les jours au malade quelques cuillers à caffé pleines de tamarins préparés, juſqu'à ce que la blancheur des yeux ſoit rétablie, & que la fiévre ait ceſſé entierement.

§. XXVI.

On ne peut réſoudre un état actuel d'endurciſſement & de ſquirrhoſité du foie par aucun reméde que par un long uſage des ſucs de

cerfeuil, de creſſon, de beccabunga ou berle, & de dent de lion, mêlés avec la même quantité de ſuc d'écreviſſes vives pilées & exprimées : le malade en prendra tous les matins deux taſſes tiédes, c'eſt-à-dire une de chacune des deux eſpéces de ſucs mêlés enſemble. Le ſoir en ſe couchant il prendra juſqu'à ſon entiere guériſon cinquante gouttes glaciales dans de la tiſanne de chicorée & de dent de lion. Il uſera de peu ou point de viande & de vin à ſes repas ; mais préférera des compôtes de fruits acides, des légumes & jardinages rafraîchiſſans. C'eſt le régime que nous recommandons pareillement à ceux qui ſont attaqués d'une inflammation au foie.



§. XXVII.

Des épanchemens de la Bile.

Dans les cas ordinaires de quelque épanchement de bile, arrivé par un excès de joie, de colere, de chagrin, de terreur ou de frayeur, il ſuffit de prendre pendant quelques jours, ſoir & matin, une priſe d'eſprit glacial dans une infuſion amere de petite centaurée, de tréfle de marais, de chardon béni, ou ſeulement dans de l'eau pure, & de ſe purger enſuite doucement une couple de fois.

§. XXVIII.

De l'inflammation de l'Eſtomach & des Inteſtins.

N'ayant point expérimenté l'effet des gouttes glaciales dans ces deux eſpéces d'inflammations, je ne ſau-

rois en décider avec cette aſſurance avec laquelle une expérience réïtérée m'a donné le droit de parler de toutes les précédentes & des ſuivantes. S'il étoit permis de hazarder quelques conjectures, je croirois que leur effet ne ſera pas moins ſalutaire dans celles des inteſtins, auſquels elles ne peuvent parvenir que médiatement, en s'en ſervant de la même maniere que dans les fiévres chaudes.

§. XXIX.

De l'inflammation & de la douleur des reins.

Non ſeulement les poumons & le foie, mais les reins ſont pareillement garnis & entrelacés d'une infinité de vaiſſeaux ſanguins, de l'obſtruction deſquels peut réſulter une inflammation. On reconnoît cette maladie par

une douleur perçante, brûlante & violente près du milieu de l'épine du dos; par une fiévre aiguë; par la diminution de l'urine, & par sa couleur de feu & d'un rouge foncé; par une espéce de paralysie à la cuisse la plus voisine au rein enflammé; par une douleur à la partie des lombes & du scrotum, qui est du côté du rein affecté; enfin par des tranchées, des vomissemens de bile, & de fréquens rapports amers de l'estomach.

§. XXX.

Cette maladie exige dès le commencement, 1°. une ou plusieurs saignées, soit du bras, soit du pied, de dix à quatorze onces; 2°. un ou deux lavemens par jour; 3°. trois, quatre prises & plus par jour, des gouttes glaciales, en bûvant copieusement de la ti-

ſanne chaude, faite de racines de regliſſe & de guimauve; ou, ce qui vaut encore mieux, du petit lait chaud.

4°. Le malade tâchera, autant qu'il lui ſera poſſible, de ſe tenir au lit ſur ſon ſéant.

5°. Il ſe baignera de tems en tems dans de l'eau & du lait tiédes; ou au défaut du bain, il aura recours à des cataplâmes émollients (§. XIII.) appliqués chaudement aux parties enflammées & douloureuſes.

6°. Il arrive quelquefois, que l'inflammation & la rétention de l'urine dans l'une ou l'autre partie des reins, cauſe au malade une douleur inſupportable: en ce cas, on lui donnera après l'avoir ſaigné & rafraîchi par des lavemens, une demi-once de ſyrop de pavots, qu'il prendra entiere dans du petit lait, ou de la tiſanne

tiéde, le matin, le ſoir & la nuit, afin de relâcher la tenſion exceſſive, & de procurer à l'urine un libre paſſage des reins à la veſſie.

7°. Son régime ſera reglé ſur celui d'une fiévre aiguë (§. VIII.).

§. XXXI.

Des inflammations dans les parties externes.

Toute inflammation extérieure du corps, en quelque partie qu'elle ſe manifeſte, s'annonce par les mêmes ſymptomes, faciles à reconnoître. Elle eſt toujours accompagnée d'une fiévre plus ou moins forte, & ſe déclare d'abord par une douleur violente, brûlante, pulſative, qui augmente de plus en plus; par une rougeur & une chaleur extérieure à la partie affectée, & par une tumeur, ou une enflure, plus ou moins conſidérable.

§. XXXII.

Dans le cas d'une inflammation très-forte, qui se reconnoît aisément par le degré des symptomes mentionnés cy-dessus, on commencera,

1°. à proportion de l'âge du malade, à lui tirer sept à douze onces de sang du bras, avant que l'inflammation se forme en ulcére.

2°. Il observera la diéte des fiévres aiguës (§. VIII).

3°. Il prendra trois ou quatre fois le jour la dose ordinaire des gouttes glaciales de Suisse, dans du thé foible.

4°. Il appliquera de tems à autre à l'endroit douloureux, les cataplâmes émolliens de ci-dessus (§. XIII.) & il le parfumera, en versant sur une tuile ardente quelques cuillers à caffé pleines de

l'eſprit glacial, dont il dirigera la vapeur par un entonnoir, vers la partie enflée. Cette fumigation faite, il y rappliquera chaudement le cataplâme, & le couvrira.

CHAPITRE III.

Des Fiévres catarrhales, des Rhumes & des Fluxions ſimples.

§. XXXIII.

LA fiévre catarrhale eſt une eſpéce de fiévre continue, qui cependant s'abbat quelquefois pendant le jour: quoiqu'on y ſoit expoſé en toute ſaiſon dès que la tranſpiration des pores ſe trouve ſuſpendue & repouſſée, on la prend néanmoins pour l'ordinaire au printems & en automne, par le froid humide de

l'air. Elle eſt accompagnée d'une peſanteur & de laſſitude dans les jointures, d'une tenſion au dos, d'alternatives de friſſons & de chaleurs, & d'une ſenſibilité aux muſcles de tout le corps. La tête s'appeſantit ; le front s'échauffe ; le nez devient d'abord ſec, après quoi il s'enfle un peu chez quelques-uns, & diſtille une eau âcre & ſalée qui fait ſouvent éternuer le malade. Souvent les yeux lui pleurent ; & quelquefois il arrive que les amigdales, ou les glandes du col, s'enflent, & que l'extrémité du nez devient rouge & s'écorche par l'âcreté de l'humeur qui en découle. Quand cette humeur âcre ſe jette des narines ſur la trachée artére, ou ſur les poumons, elle cauſe une toux ſubite, forte, & ſouvent de longue durée.

§. XXXIV.

1°. Si le malade eſt attaqué fortement de ce rhume, ou de cette fiévre catarrhale, & s'il eſt d'un tempérament ſanguin; on pourra auſſi-tôt lui faire tirer dix à quatorze onces de ſang, du bras ou du pied; ſinon, il prendra dès le premier jour de trois en trois heures, quarante à ſoixante-dix gouttes glaciales dans du thé pectoral ordinaire refroidi, ou dans une légere infuſion de ſcordium. Il boira enſuite beaucoup & ſouvent du même thé, ou de la même infuſion chaude, afin de ſe procurer une tranſpiration libre, & une expulſion de l'humeur âcre & ſalée.

2°. Le ſecond jour de la maladie & les jours ſuivans, pendant que la toux & la fiévre ſubſiſteront encore, il ſuffira de

prendre ſoir & matin, une doſe de gouttes glaciales dans une tiſanne de graines de genievre froide; (en infuſant une bouteille d'eau bouillante ſur une pincée ou dix-huit de ces graines pilées) & de boire incontinent après de la même tiſanne chaude.

3°. Si après quelques jours la fiévre ne céde pas encore, on en hâtera la guériſon, en prenant une couple de fois, en ſe couchant, un grain d'opium, ou quinze gouttes de laudanum liquide de Sydenham, avec un verre de tiſanne chaude.

§. XXXV.

Quant au régime que le malade devra obſerver, il fera très-bien de ſe gouverner dans cette fiévre, comme dans une fiévre aiguë (§. VIII), au moins jusqu'à l'époque de ſa diminution; & de

tâcher de ſe tenir le ventre libre par des lavemens émolliens, & par des nourritures apéritives & adouciſſantes; ce qui contribuera beaucoup au rafraîchiſſement de ſon corps, & à modérer ſes maux de tête.

CHAPITRE IV.

Des Fiévres malignes & exanthematiques.

§. XXXVI.

NOus entendons par fiévres malignes, toutes celles qui nous attaquent d'abord avec un abbattement entier de nos forces, une triſteſſe peu ordinaire, & un mécontentement de ſoi-même ſans cauſe; le malade tombe dès le premier ou le ſecond jour en rêverie; ſon urine & ſes ſelles ne

lui cauſent aucune ſenſation ; ſes yeux s'altérent dès le commencement & deviennent farouches ; ſa langue ſe ſéche ; ſon haleine devient brûlante, & tout ſon corps parvient à un degré de chaleur exceſſif, ſans qu'il reſſente aucune ſoif ; ſon urine & ſon pouls reſſemblent cependant à ceux d'une perſonne en ſanté : le malade ſouffre des maux de tête violens, ſans qu'on y apperçoive aucun excès de chaleur ; il ſent de fortes douleurs au dos & aux lombes, qui commencent par de grands friſſons, par des ſueurs legeres & paſſageres, & par quelques gouttes de ſang pâle qu'il perd du nez. Quelquefois la maladie ſe déclare par un vomiſſement violent, & par une douleur brûlante dans l'eſtomach.

§. XXXVII.

§. XXXVII.

Il y a peu de fiévres du genre exanthématique qui ne ſoient ſuſceptibles de ce degré de malignité. C'eſt ce qui nous engage à entrer un peu plus dans le détail ſur la nature & la cure des fiévres malignes en général, avant de traiter chaque eſpéce en particulier.

Dans toutes les fiévres malignes le ſang approche le plus de ſa diſſolution entiere, comme on le voit par les ſaignées. Car dans la premiere ſaignée il paroît enflammé comme celui d'un pleurétique ; à la ſeconde ſaignée & dans les ſuivantes, il acquiert déja de la putréfaction, il eſt limpide, caillé & ſemblable à une lavure de chairs cruës. Le danger de cette fiévre eſt proportionné à la différente vîteſſe de cette diſſolution ;

& c'eſt ce qui fait qu'il y en a de plus ou moins difficiles à guérir.

§. XXXVIII.

Le principe de toutes les fiévres malignes n'eſt qu'un haut degré de l'épaiſſiſſement du ſang & de ſa ſéroſité, ainſi que de ſon inflammation. Si l'on ne détruit pas ſur le champ la cauſe juſqu'ici inconnuë de cet épaiſſiſſement & de cette inflammation, il en réſulte en peu de tems une putréfaction totale de tout le corps : c'eſt pourquoi nous recommandons à tous ceux qui peuvent être affligés d'une maladie auſſi dangereuſe, le traitement ſuivant, fondé également ſur la raiſon & ſur l'expérience.

1°. Dès que le malade ſe ſent incliné au vomiſſement, ou qu'il vomit même, on lui donnera auſſitôt un doux émétique dans de l'eau tiéde ; comme par exemple,

vingt à trente-cinq grains d'ipecacuanha, pour un adulte quinze, & pour un enfant cinq.

2°. On lui tirera dès le même ſoir, ou le lendemain matin, cinq à quinze onces de ſang, du bras ou du pied.

3°. Après la ſaignée, & enſuite de deux en deux heures, le malade prendra cinquante à quatre-vingt gouttes de l'eſprit glacial, avec beaucoup de limonade ou de l'eau de fontaine ordinaire, chaude, & dans laquelle ou aura délayé un peu de miel, ou de l'orgeat chaud, rendu agréablement acide par un peu d'eſprit de vitriol.

4°. On appliquera au malade un bon veſſicatoire entre les épaules, ou ſur les deux gras de jambe.

5°. Vers le ſoir & pendant la nuit, il prendra l'émulſion d'a-

mandes, avec l'addition de trente à quarante grains de camphre broyé & trituré avec du nître, comme nous l'avons prefcrit cy-deffus (§. VIII. & XIII.). Il en réfultera une forte fueur, qui fera accelerée & entretenue pendant vingt-quatre heures, en bûvant copieufement & chaudement fur le lait d'amandes, du thé de méliffe, de bétoine, ou quelqu'autre thé de cette efpéce.

6°. Le malade continuera l'ufage des gouttes & de l'émulfion d'amandes, jufqu'à la deftruction totale de fa fiévre, & à fon entier rétabliffement.

7°. Son régime de vie fera le même que celui de la fiévre aiguë (§. VIII.)



§. XXXIX.

De la Fiévre pourprée.

On donne ce nom à cette eſpéce de fiévre, à cauſe des taches rouges qui ſe manifeſtent ſur la peau pendant la maladie. Elles ſont environ de la grandeur d'une tête d'épingle, un peu plus grandes les unes que les autres. Cette fiévre eſt ordinairement ardente, accompagnée d'une toux ſéche & d'une reſpiration difficile; les taches ſe manifeſtent d'abord ſur la poitrine & aux jointures des coudes; au bout de deux jours elles commencent à devenir plus foncées, un peu élevées & rudes à l'attouchement; enfin elles blanchiſſent à leur pointe, & c'eſt un indice de leur maturité.

Lorſque ces taches deviennent pâles & blanchâtres, que le ma-

lade tombe ſubitement dans un anéantiſſement de toutes ſes forces, accompagné d'un redoublement de fiévre, de vomiſſemens, de rêveries, d'angoiſſes & d'oppreſſion à la poitrine ; alors il ſe trouve atteint d'une pourpre blanche, qui n'eſt autre choſe qu'une gangréne de la peau.

§. X L.

Dans le cas d'une fiévre pourprée ordinaire, peu violente, & qui céde pour la plûpart du tems après l'éruption des taches ; il n'y a qu'à entretenir le malade dans une douce tranſpiration, & à empêcher le redoublement de la fiévre. On obtiendra l'un & l'autre, en donnant une couple de fois par jour au malade une doſe de gouttes glaciales dans du thé pectoral ou autre, de la manière indiquée cy-deſſus (§. VIII.)

Si le ventre eſt conſtipé, on lui rendra ſa liberté par des lavemens émolliens, afin d'éviter les grandes oppreſſions de la poitrine.

§. XLI.

De la Fiévre miliaire.

Si les taches changent leur couleur pourpre en veſſicules blanchâtres, alors la fiévre devient miliaire. Les femmes en couche y ſont ſouvent expoſées, lorſque les lochies ſont arrêtées, ou qu'il arrive quelque léſion à la matrice en accouchant. Alors ſe manifeſtent les triſtes ſymptomes détaillés cy-deſſus, (§. XXXIX.) ſuivis ordinairement d'une mort inévitable.

Dans ce cas on traitera la perſonne malade de la même maniere que nous venons de preſcrire, (§. XXXVIII.) dans les fiévres malignes.

§. XLII.

De la Rougeole.

On reconnoît cette maladie par des taches tant grandes que petites, qui se manifestent à la peau, moins rouges que les taches pourprées & scarlatines, presque insensibles à l'attouchement, qui causent de la douleur dans leur éruption au dos, aux lombes & aux cuisses. Les frissons & la chaleur se succedent alternativement, comme dans les fiévres catarrhales. Les yeux pleurent au malade, sa tête s'appesantit, il éternue souvent, tômbe en assoupissement, & s'éveille quelquefois en sursaut. Chez les petits enfants ces symptomes sont souvent accompagnés de fortes convulsions & de tiraillemens des membres. A tout ceci succédent ordinairement une forte

fiévre, de la toux & des rêveries ou des délires.

Au bout du ſecond ou quatrieme jour ſe fait enfin l'éruption des taches, premierement au viſage, enſuite aux bras, & alors la fiévre commence à céder, ainſi que les autres ſymptomes.

§. XLIII.

1°. Si la fiévre & les autres accidens ne ſont pas trop violens, le malade ſe conduira ſelon les régles preſcrites cy-deſſus (§. XL.)

2°. Si au contraire ils le ſont à un degré conſidérable, on lui donnera vers le ſoir quelques cuillerées du lait d'amandes, indiqué cy-deſſus (§. VIII.) & on lui fera boire après du bouillon de grus d'avoine.

3°. Si la toux eſt forte, on lui preſcrira de tems en tems, pendant le jour, une cuiller à caffé

pleine de ſyrop de pavots & de guimauve, en l'humectant beaucoup avec des infuſions pectorales chaudes.

4°. Enfin après quatre jours, lorſque la maladie ſera entierement diſſipée, on purgera le malade pendant une couple de jours, avec une purgation ordinaire.

§. XLIV.

De la petite Vérole.

Cette maladie conſiſte en de petites taches rouges, qui ſont autant de petites inflammations de la peau, & qui ſe changent peu à peu en petites puſtules, & enfin en petits abſcès. Quelquefois elles ſe confondent, de façon que de trois, quatre, ou cinq, il ne ſe forme qu'une ſeule puſtule : alors on l'appelle la petite vérole confluente. Si au contraire

ces boutons reſtent ſans ſe communiquer, elle eſt ordinaire & moins dangereuſe que la premiere. L'une & l'autre eſpéce commence par des tremblemens, des friſſons, des chaleurs, des douleurs de tête & de reins, des vomiſſemens chez les enfans, & chez les adultes par de fortes ſueurs, qui ſont des ſymptomes de bon augure dans cette maladie. De plus, on ſent de la douleur au creux de l'eſtomach quand on le preſſe de la main.

Quelquefois, & ſur-tout chez les enfans qui ont leurs dents, il ſe manifeſte des accès de convulſions, qui ſont des indices de l'approche de l'éruption. Les malades, ſoit enfans, ſoit adultes, ſont tellement aſſoupis & comme étourdis, qu'ils ne peuvent guéres quitter leur lit. Lorſque ces ſymptomes ſe manifeſtent, à quelque

âge que ce ſoit, le malade peut compter dès le quatre, cinq, ou ſixiéme jour, ſur l'éruption de petites taches rougeâtres ſur ſon viſage, ſon cou, ſa poitrine & les autres parties de ſon corps ; après quoi la fiévre & les autres ſymptomes commencent à diminuer un peu ; mais en échange, il ſurvient au palais & à la gorge une tenſion & une douleur, qui augmentent à meſure que les puſtules parviennent à leur maturité, juſqu'à ce que celles-ci commencent à ſécher.

Vers le huitiéme jour, à compter depuis la premiere attaque de fiévre, les boutons commencent à s'élever, à blanchir, & à être tendus ; de maniere que les paupieres ſe ferment, que le viſage, les mains & les doigts s'enflent, & que les véſicules deviennent ſucceſſivement plus blanches, jaunâtres & rudes.

L'onziéme jour, l'enflure & l'inflammation du viſage baiſſent, & les puſtules, devenues foncées, ſe ſechent. Le ventre eſt chez la plupart de ces malades, conſtipé pendant toute leur maladie ; & ceux qui ſuccombent, meurent à l'ordinaire le huitiéme ou l'onziéme jour. Ce que nous venons de dire juſqu'ici, regarde l'eſpéce de la petite vérole qui n'eſt pas confluente.

Dans la confluente, tous ces mêmes ſymptomes, la fiévre, l'inquiétude, l'oppreſſion, l'abbattement, le dégoût, le vomiſſement, ſont beaucoup plus forts. Souvent une abondante diarrhée précede l'éruption qui la ſuit deux ou trois jours après. Mais alors la fiévre & le reſte des ſymptomes ne diminuent pas autant que dans la petite vérole ordinaire ou bénigne, & les puſtules ne s'élevent

pas autant, mais s'élargiſſent & couvrent preſque tout le viſage comme une veſſie. Après le huitiéme jour elles commencent auſſi à devenir griſâtres & rudes, & ſechent vers le quatorze ou quinziéme jour. Le onze, quatorze ou dix-ſeptiéme jour, ſont dans cette eſpéce de petite vérole, pour le malade, les jours les plus dangereux.

§. XLV.

Il arrive quelquefois que dans certaines années & dans certaines ſaiſons, ni l'une ni l'autre de ces deux eſpéces de petite vérole ne ſont point dangereuſes ni violentes; & que de cent perſonnes qui en ſont attaquées, il en meurt à peine une ou deux. Mais il y a par contre, des temps, où par une diſpoſition particuliere de l'air, qui m'eſt inconnue, la qualité al-

caline, ou le venin caché de la petite vérole, s'accroît & acquiert une telle malignité, que de cent enfans, qui en ſont infectés, il en échappe à peine trente, ou la moitié, ſi on ne la leur inocule point de bonne heure, ou qu'on la traite mal. C'eſt ce que nous avons ſouvent eu occaſion d'obſerver en 1756. & 1757. où cette maladie a regné chez nous épidémiquement.

§. XLVI.

Lorſque la petite vérole, tant de l'une que de l'autre eſpéce, ſoit qu'elle attaque des enfans ou des adultes, fait ſon éruption ſans beaucoup de fiévre ni d'accidens fâcheux, ou lorſque les ſymptomes diminuent viſiblement d'abord après l'éruption:

1°. On n'aura qu'à donner ſouvent au malade du thé pectoral,

ou une autre boiſſon rafraîchiſſante, qu'il boira chaudement.

2°. De plus, il ſe ſervira du même thé pour prendre ſoir & matin une priſe de gouttes glaciales, comme il a été preſcrit cy-deſſus (§. VIII.) afin de l'entrenenir dans une moiteur douce & conſtante, juſqu'à l'époque du deſſéchement des boutons.

3°. Si dès le premier jour on pouvoit adminiſtrer au malade quelque doux émetique, de ſix à trente grains d'ipecacuanha dans de l'eau tiéde, il n'en feroit que mieux, puiſqu'on évacueroit par là l'eſtomach & les inteſtins, d'une grande quantité de matiere impure, capable d'augmenter la fiévre.

4°. Pour préſerver les yeux & faciliter l'éruption, ſur-tout chez les adultes, dont la peau eſt plus difficile à percer, on baignera le

malade quelques jours avant l'éruption, dans de l'eau tiéde, ſoit pure, ſoit adoucie par du lait, pendant deux heures. A l'aide de cette précaution, les puſtules ſortiront plus abondamment aux parties inférieures du corps.

5°. Si le malade touſſe beaucoup, il prendra de tems en tems, pendant le jour, quelques cuillers à caffé pleines de ſyrop de pavots & de guimauve, mêlé avec autant de miel roſat, & boira enſuite une taſſe chaude de thé pectoral.

6°. Souffre-t-il de fortes douleurs de gorge, ſoit en avalant, ſoit en reſpirant, on le parfumera bien avec du vinaigre verſé ſur une tuile ardente, dont il recevra la vapeur par la bouche d'un entonnoir; c'eſt ce qu'il y a de mieux pour réſoudre & diſſiper ſur le champ, toutes les inflammations œdémateuſes. Pendant ce

tems, on ne continue pas moins l'uſage des gouttes glaciales & du ſyrop miellé, comme il a été indiqué cy-deſſus.

7°. On purge le malade le quatorze ou quinziéme jour, par une médecine ordinaire & douce ; & l'on ne fait pas mal d'adoucir ſa boiſſon pendant tout le cours de ſa maladie, avec du miel. On pourra auſſi pendant les premiers jours, lorſque le corps ſe trouve conſtipé & deſſéché à un grand point, lui adminiſtrer hardiment quelques lavemens adouciſſans d'eau tiéde & d'huile, qui certainement ne pourront ni arrêter ou empêcher l'éruption de la petite vérole, ni la faire pénétrer dans la maſſe du ſang.

8°. Enfin, ſon régime ſera celui de la fiévre aiguë (§. VIII.).

§. XLVII.

Lorſque la petite vérole ſe manifeſte dans des tems & dans des circonſtances dangereuſes, ce qui ſe reconnoît facilement par l'ardeur de la fiévre, qui cauſe au malade de promptes rêveries, des angoiſſes, des convulſions, il ſera néceſſaire,

1°. De lui tirer ſur le champ, cinq à quinze onces de ſang du bras.

2°. On lui adminiſtrera dès le lendemain, l'émétique preſcrit ci-devant (§. XLVI).

3°. Il prendra enſuite de trois en trois heures une doſe de gouttes glaciales avec du thé pectoral, juſqu'à l'époque de la maturité des puſtules.

4°. S'il paroît, par la premiere ſaignée, que le ſang ſoit enflammé, on la réïterera le lendemain & le

troisiéme jour, mais en moindre quantité.

5°. Lorsqu'après l'éruption de la petite vérole le malade ne sent aucun soulagement dans sa fiévre, ses rêveries, ses angoisses; on lui fera prendre de deux en deux heures, jusqu'à son entiere guérison, sur-tout vers le soir & pendant la nuit, trois ou quatre cuillers pleines du lait d'amandes mêlé de camphre, indiqué cy-dessus (§. XVI.) Mais au lieu d'une once & demie de syrop de pavots, on en broyera deux onces avec les amandes, & on lui fera boire en même tems beaucoup de bouillons d'orge chauds.

6°. Il usera contre les maux de gorge & contre la toux, des remédes indiqués (§. XLVI.).

7°. S'il a de la peine à uriner, on le sortira du lit, & on lui fera faire quelques tours de chambre.

8°. L'épaississement de la salive l'empêche-t-il de cracher & d'expectorer, on lui fera un gargarisme d'eau tiéde battuë avec quelques cuillers pleines de miel, & une pincée de nître pur, avec lequel il aura soin de se gargariser ou de se seringuer la gorge quelquefois dans le jour.

9°. Lorsqu'au six ou septiéme jour de la maladie les rêveries & les angoisses ne cédent pas encore, on appliquera aux deux gras de jambes à la fois, des vésicatoires propres à attirer le venin dans les parties inférieures du corps. On peut aussi le huitiéme jour, si la maladie est encore violente, appliquer des aulx pilés à la plante du pied du malade, jusqu'à ce qu'il soit entierement hors de danger.

10°. Il arrive quelquefois dans des cas de petite vérole maligne, que

même après le onze ou douziéme jour, les enfans tombent tout à coup en convulsions & dans des rêveries violentes, qui ne cédent ni à l'usage des gouttes glaciales, ni du lait d'amandes. Pour lors, on ne peut leur sauver la vie, qu'en leur tirant, malgré leur enfance, cinq, six à dix onces de sang, & en repétant la saignée les jours suivans, si le cas l'exige. Que la saignée ait lieu ou non, on usera également, & des gouttes glaciales, & du lait tempérant.

11°. La diéte sera la même que dans le cas d'une fiévre aiguë (§. VIII.).

12°. Toutes les fois que la petite vérole sera rentrée, ou accompagnée de symptomes graves, on suivra dans sa guérison la même méthode : dût-elle, contre toute attente, manquer son effet, on pourra encore recourir à l'ex-

trait de quinquina, & en donner au malade chaque jour, de quatre heures en quatre heures, dix à trente grains mêlés avec deux grains de camphre, dans du thé foible

§. XLVIII.

De la Fiévre ſcarlatine.

Ce genre de fiévre attaque de la même maniere & avec les mêmes ſymptomes, que la plûpart des fiévres exanthématiques; c'eſt-à-dire, par des friſſons ſuivis de chaleurs, des frémiſſemens, des douleurs aux reins & aux lombes, & quelquefois par des douleurs aiguës aux bras, aux cuiſſes & à la tête, avec une ſoif ardente, & de grandes angoiſſes. Vers le quatriéme ou cinquiéme jour, il ſe fait en différens endroits du corps, une éruption de petites taches rouges,

& ſemblables à la rougeole ; mais qui , au lieu de s'élever , s'étendent plutôt en large , ſe confondent , & ſont d'une couleur écarlate. Ces taches ſont autant d'inflammations de la peau , qui ſe gangrénent facilement. Les ſymptomes redoublent ordinairement d'abord après l'éruption , & alors on reſſent ſouvent une retention d'urine , de fortes convulſions , une violente toux , des crachemens de ſang , un point de côté , & une inflammation des amigdales ou glandes du cou. Cette fiévre dure ordinairement quatorze à ſeize jours , pendant leſquels les ſymptomes que nous venons de détailler, augmentent & diminuent ſucceſſivement , juſqu'à ce que les taches prennent une couleur pâle & deviennent rudes à l'attouchement. Cette maladie eſt ſur-tout particuliere aux enfans, qui

y retombent ſouvent lorſque dès le quatorziéme jour on les expoſe à l'air libre.

§. XLIX.

Cette maladie exige, principalement dès ſon commencement, & même après l'apparition des taches, une ou pluſieurs ſaignées du bras, pour prévenir par là la gangréne. On peut tirer à un enfant de quatre à cinq ans, cinq à ſept onces de ſang. Le reſte de la cure ſe fait de la même maniere que nous avons expliqué cy-deſſus au chapitre de la rougeole maligne (§. XLII).

§. L.

De la Fiévre ourtilliere.

Cette eſpéce de fiévre attaque ordinairement les perſonnes d'un âge moyen, à peu près de la

même maniere que dans les fiévres catarrhales (§. XXXIII.).

Il s'éleve de côté & d'autre sur la peau du malade, des vésicules, ou pustules élevées, d'une couleur de rose pâle ; vers le huitiéme, le douziéme ou le quatorziéme jour elles disparoissent, & laissent des traces jaunâtres, rudes, ou écaillées.

§. LI.

Si la fiévre n'est pas forte, ni accompagnée de mauvais symptomes, elle n'exige aucune saignée, mais seulement trente à cinquante gouttes glaciales, prises journellement dans du thé pectoral ou de la limonade, en s'humectant ensuite copieusement avec la même boisson chaude. Mais si les symptomes sont dangereux, tels que ceux de la rougeole, ou de la fiévre scarlatine, on sera obligé de tirer une ou plusieurs

fois du ſang du bras du malade, de réïtérer les doſes des gouttes glaciales, & de faire prendre au malade pendant la nuit, l'émulſion de lait d'amandes preſcrite cy-deſſus (§. XVI.) avec beaucoup de boiſſons chaudes.

§. LII.

Des Éréſipelles.

Les éréſipelles, le feu S. Antoine, ou la Roſe, ſont une inflammation extérieure de la peau, couleur de roſe, accompagnée de beaucoup de fiévre, de douleur, d'une forte tenſion & d'enflure, de ſoif & d'inquiétude. Lorſqu'on arrête & repouſſe cette inflammation par des applications au-dehors, ou par des remédes échauffans & mal choiſis, elle dégenére ſouvent en gangréne, & peut produire des effets dangereux.

§. LIII.

Le traitement de cette maladie confiſte dans les points ſuivans :

1°. On tirera au malade au plus vîte, dix à quinze onces de ſang.

2°. On donnera au malade le ſecond, troiſiéme & quatriéme jour, de trois en trois heures, quarante à ſoixante-dix gouttes de l'eſprit glacial, dans une taſſe de thé froid ordinaire, en le faiſant boire chaudement & copieuſement d'abord après.

3°. Si la fiévre & l'inflammation ſont très-fortes, on fera prendre au malade vers la nuit le lait d'amandes, comme il a été ordonné cy-deſſus (§. VIII.).

4°. Le cinquiéme jour on commence à purger le malade avec des remédes doux, très-efficaces dans cette maladie. La meilleure purgation qu'il puiſſe choiſir, eſt

l'infuſion ou tiſanne ſuivante.

» Prenez deux onces de tama-
» rins, une once de feuilles de
» ſené, une once & demie de
» manne; infuſez le tout dans une
» bouteille d'eau bouillante; don-
» nez-en au malade, tiédement la
» valeur d'une ou de deux taſſes
» pleines, ſi c'eſt un adulte, le
» matin à jeun, & encore vers
» les dix heures du même matin. »

5°. Lorſque l'inflammation eſt plus profonde & plus foncée en couleur, on lui donne pour lors le nom de *Phlegmon*, qui demande, outre des ſaignées plus fortes, encore des applications chaudes d'eſprit de camphre, qu'on aura ſoin de ne jamais laiſſer refroidir.

6°. La diéte en cette maladie doit être celle de la fiévre aiguë.



§. LIV.

De la Fiévre petechiale.

Cette fiévre se déclare par des taches rouges & plattes sur l'extérieur de la peau, semblables en grandeur aux morsures d'une puce. Elles prennent chez les uns une couleur plombée, avec une petite tache noire au centre. Elles naissent rarement sans quelques symptomes d'une fiévre maligne, (§. VIII.) & requiérent par conséquent le même traitement.

Comme le malade y perd beaucoup de ses forces, on lui donnera à la fin de sa maladie, soir & matin, quelques fortifians; tels que quelques cuillers pleines de vieux vin blanc du Rhin, de Suisse ou d'Espagne; ou bien la quantité d'une bonne pincée de racine serpentaire de la Virginie,

ou de la valerienne ſauvage réduite en poudre, & priſe dans de l'eau mêlée avec un peu de vin.

CHAPITRE V.

Des Fiévres lentes, & de la Conſomption.

§. LV.

NOus donnons ces deux noms à une eſpéce de fiévre, qui ne tire pas ſon origine de quelqu'exulcération des parties ſolides internes du corps, ſuivie d'inflammations; mais qui naît d'un ſang trop âcre & mal lié. Elle peut venir ou de naiſſance, l'héritant de ſes parens; ou après avoir eſſuyé une longue ſuite de chagrins, d'inquiétudes, de triſteſſe, de veilles; ou par un trop grand uſage des plaiſirs de l'amour; par

des pertes de ſang conſidérables ; par une fiévre aiguë mal guérie, ou une fiévre intermittente trop vîte arrêtée ; ou enfin, après une longue continuité de mélancolie, de vapeurs & de maux hyſtériques & hypocondriaques.

La fiévre lente commence ordinairement par des froids ſuivis de chaleurs modiques, mais qui ne ſont pas de longue durée ; ſon attaque ſe fait ſentir ordinairement peu de tems après les repas, lorſque le chile paſſe dans la maſſe du ſang. Sa durée augmente à meſure que la maladie s'enraçine. Vers le matin le malade ſe trouve en ſueur, qui conſume peu à peu ſon embonpoint & la vigueur de ſon corps. La langue ſe ſéche & devient aride ; les dents & les gencives regorgent de pituites & de mucoſités ; l'urine devient chargée & ſe couvre d'une

d'une peau huileuſe ſemblable à une toile d'araignée, qui n'eſt autre choſe que la graiſſe fondue du corps paſſée dans le ſang & emportée par l'urine. Le ſang paroît épais au commencement de la maladie & enflammé ; enſuite il commence à ſe diſſoudre & à devenir limpide & âcre : quelquefois il en découle quelques gouttes du nez ou de la matrice, ce qui eſt d'un mauvais augure.

§. LVI.

La guériſon de cette maladie demande trois choſes. Il faut d'abord changer & expulſer l'âcreté du ſang, qui eſt la cauſe de ſa diſſolution. Il faut en ſecond lieu nourrir le ſang, d'un chile propre à ſe lier au corps & à réparer la perte de ſon baume. En troiſiéme lieu, il faut obvier à l'épuiſement cauſé par les ſueurs & des éva-

cuations exceſſives & mieux lier les parties du ſang.

Pour parvenir au premier de ces buts, nous conſeillons au malade,

1°. De ſe purger pendant une couple de jours par quelque douce infuſion de manne & de tamarins.

2°. Après s'être purgé, le malade prendra chaque ſoir en ſe couchant, quarante à ſoixante-dix gouttes de l'eſprit glacial de Suiſſe, dans une taſſe de thé froid & foible, ſuivies de pluſieurs taſſes du même thé, mais chaud.

Nous obtiendrons le ſecond point, en nourriſſant le malade de beaucoup de laitage, de fréquens bouillons de riz, d'orge, de grus d'avoine, dans leſquels on aura bouilli un poulet avec du creſſon & un tant ſoit peu de racine de ſquine.

Nous arriverons enfin au troiſiéme & dernier point que nous devons nous propoſer, en uſant du petit lait ordinaire, ou des eaux de Selz coupées avec du lait, dont le malade boira lentement un pot par jour. De plus, il ſe baignera ſouvent dans de l'eau tiéde, & prendra ſouvent l'exercice du cheval ou de la voiture. Lorſqu'après avoir obſervé ce régime pendant quelques ſemaines, le malade n'apperçoit encore aucun ſoulagement dans ſa fiévre, il ajoutera aux remédes cy-deſſus, ſoixante grains de la racine de ſquine qu'il prendra le matin à jeun, de quatre en quatre jours, dans une taſſe de petit lait, ſuivie de quelques autres, priſes tiédement.

Il choiſira pour ſa boiſſon ordinaire pendant le jour, lorſqu'il voudra étancher ſa ſoif, une tiſanne compoſée de quantités égales

de racine de ſquine coupée, de ſemence d'anis étoilé & de feuilles de roſes, qu'il pourra adoucir, ſelon ſon goût, avec du lait & du ſucre. Si le laitage lui cauſe trop d'acidité dans l'eſtomach, ce qu'il connoîtra facilement par ſes rapports, il en ſuſpendra de tems en tems l'uſage, & ſe purgera pendant cet intervalle, par quelque purgatif doux.

CHAPITRE VI.

Des Fiévres intermittentes.

§. LVII.

ON appelle Fiévres intermittentes, toutes celles qui attaquent le malade, ou journellement, ou tous les trois ou quatre jours, par intervalles, avec de grands friſſons, un tremblement

par tout le corps, ſuivi de chaleurs ardentes, d'inquiétudes, de maux de tête, & qui ſe terminent au bout de quelques heures par une forte ſueur. Alors la fiévre ceſſe totalement juſqu'au tems d'une nouvelle récidive, accompagnée des mêmes ſymptomes.

Lorſque le malade tombe chaque jour dans ſes récidives de fiévre, de maniere que celle du premier jour répond à l'heure de celle du troiſiéme jour, & celle du ſecond à l'heure de celle du quatriéme; on l'appelle une fiévre double tierce. Elle prend le nom de double quarte, lorſque le malade eſſuie pendant deux jours de ſuite un accès chaque jour, & n'a que le troiſiéme jour de libre. L'accès revient-il enfin chaque jour à la même heure, c'eſt une ſimple fiévre intermittente. Les fiévres tierces viennent ordinai-

rement au printems, & les fiévres quartes en automne; elles ſont toutes plus communes dans des lieux bas & humides, que dans les endroits ſecs & élevés.

§. LVIII.

Pour détruire heureuſement cette fiévre, de maniere qu'elle ne revienne plus, & qu'elle n'entraîne aucune ſuite fâcheuſe après elle;

1°. On donnera au malade dès le commencement de ſa maladie, ſoit pendant ou après ſon accès, indiſtinctement, toutes les deux ou trois heures, quarante à ſoixante-dix gouttes glaciales, dans une taſſe de thé de camomille, ou de chardon béni, refroidi & ſuivie d'abord après de nombre de taſſes chaudes du même thé, dont il fera ſa boiſſon ordinaire pendant le jour.

2°. Vers le quatre ou cinquiéme jour, lorſqu'il aura un intervalle libre d'accès, on lui donnera, le matin à jeun, un doux émétique de vingt-cinq à trente-cinq grains d'ipecacuanha, pris dans du thé tiéde & foible; & vers la nuit du même jour, une doſe de gouttes glaciales.

Si le malade ne peut pas ſupporter les émétiques, ou que des circonſtances particulieres lui en défendent l'uſage, qu'il prenne de ſuite, pendant quelques jours libres, une purgation douce à laquelle il ſoit accoutumé, & qu'il continue enſuite l'uſage des gouttes comme auparavant de quatre en quatre heures; ſuppoſant toujours le malade un adulte.

3°. Si la fiévre ne cede pas encore au bout de douze jours, le malade aura une ſeconde fois recours, ſoit à l'émétique, ſoit à la

purgation ; après quoi il arrêtera la fiévre au moyen de la poudre ſuivante :

» Prenez deux onces de quin-
» quina & quarante grains de la
» canelle pilée , broyez-les en-
» ſemble , avec ſoixante gouttes
» du ſel volatil huileux de Syl-
vius.» Le malade prendra une cuiller à caffé pleine de cette poudre, quatre fois le jour , dans un peu de vin , ou du thé de camomille.

Si le malade a de la répugnance à prendre cette poudre, il n'aura qu'à prendre de trois en trois heures la même quantité d'une cuiller à caffé, de l'opiate qui ſuit:

» De la conſerve de citrons ou
» d'oranges trois onces , de la
» poudre de quinquina deux onces,
» de la limaille de fer ou d'acier
» bien préparée une demi-once ,
» du ſyrop d'oranges une once ;
» le tout mêlé enſemble. »

4°. Quelquefois il arrive, que ces fiévres ſont ſi opiniâtres, qu'on a beſoin de recourir au reméde ſuivant:

» A ſçavoir, trente grains de » quinquina en poudre, & quinze » grains de la racine ſerpentaire » de Virginie, pareillement ré- » duite en poudre. » Le malade prendra cette poudre pendant un jour libre d'accès, de trois en trois heures, diviſée en quatre ou cinq doſes, dans une couple de cuillerées de vin aromatique, préparé avec deux poignées de centaurée, une poignée d'abſinthe & autant de chardon béni; le tout infuſé dans un pot de vieux vin blanc d'Eſpagne, de Suiſſe ou du Rhin.

Lorſque l'on continue aſſez long-tems l'uſage des gouttes glaciales avec du thé de chardon béni, on peut ſe paſſer du quin-

quina ; ayant ſouvent détruit des fiévres tierces & quartes ſans ſon ſecours.

§. LIX.

On s'étonnera peut-être, de ce que je recommande ſi fortement un reméde dans une maladie, qu'il n'eſt pas toujours en état de guérir ſeul, ſans le ſecours du quinquina & d'autres additions auxiliaires : il eſt vrai qu'on a nombre de remédes qui demandent moins de façons & de détails pour traiter cette eſpéce de fiévres : mais eſt-il ſûr, qu'ils ne manquent jamais de procurer au malade une guériſon certaine, & de prévenir toutes les ſuites fâcheuſes du mal pour l'avenir ? Combien de fois ne voit-on pas naître après des fiévres intermittentes arrêtées tout-à-coup, des fiévres aiguës, des hydropiſies, des aſthmes,

& d'autres accidens dangereux? Pendant que le malade, lorſqu'il eſt ſoigné ſelon notre méthode, ou une méthode équivalente, peut compter ſur un rétabliſſement parfait, ſans craindre aucune ſuite fâcheuſe.

Tant que le malade ſuivra le traitement cy-deſſus, il ſe tiendra exactement au régime que nous avons ordonné dans les cas des fiévres aiguës.

Il aura de plus l'attention d'évacuer par une pincée de poudre de rhubarbe, priſe tous les trois ou quatre jours à jeun dans du bouillon, toutes les matieres diſſoutes par l'eſprit glacial, & de ſe tenir le ventre libre.

§. LX.

Juſqu'ici nous avons indiqué la maniere de guérir toutes les différentes eſpéces de fiévres chaudes,

lentes, exanthématiques, malignes, intermittentes, &c. par l'uſage des gouttes glaciales, aſſiſtées de quelques autres remédes, & d'une bonne diéte : nous allons maintenant donner à connoître leur utilité & la maniere de s'en ſervir dans pluſieurs maladies chroniques, & dans différentes altérations des fluides de notre corps.

CHAPITRE VII.

De quelques maladies de la tête.

§. LXI.

Des Migraines & des maux de tête.

LEs maux de tête & les migraines, ſont en général de deux eſpéces, ſelon qu'elles proviennent du ſang ou des nerfs.

La premiere eſpéce, qui naît

d'une effervefcence du fang, eft accompagnée de fiévres, qui exigent une faignée du bras ou du pied, l'ufage des gouttes glaciales, & la diéte pendant quelques jours, comme nous l'avons confeillé cy-deffus au chapitre des fiévres aiguës.

L'autre efpéce de maux de tête tire fon origine d'un tiraillement fpafmodique des nerfs, foit de l'eftomach, foit d'autres parties du corps, liées aux nerfs extérieurs de la tête ; comme nous avons fouvent occafion de l'obferver chez des malades hypochondriaques & hyftériques.

§. LXII.

Lorfque le mal de tête prend fa fource dans l'eftomach, le malade en eft plutôt affecté au front, qu'en aucune autre partie de la tête ; il eft incommodé de ver-

tiges ; il ſe ſent d'abord de l'appétit, mais il ne tarde pas à le perdre, même à prendre du dégoût, ſouvent au point de vomir & de rendre des glaires & des âcretés.

1°. Que le malade affligé de cette eſpéce de mal de tête, faſſe uſage pendant quelques jours, juſqu'à ce que les plus grandes douleurs ſoient paſſées, de quarante à ſoixante-dix gouttes glaciales dans du thé foible, comme cy-deſſus (§. LVIII. Art. 1.).

2°. Qu'il prenne enſuite quelque doux émétique, ou qu'il ſe purge doucement pendant quelques jours (§. LVIII. Art. 2.).

3°. Et qu'il ſe ſerve enfin de l'opiate & du vin aromatique cideſſus (§. LVIII. Art. 4.).

4°. On ſuivra la même méthode pour guérir les migraines des femmes affoiblies, ſujettes aux ma-

ladies des nerfs, ou dont les fleurs blanches ont été ſubitement arrêtées ; ces migraines ſont ſouvent accompagnées de vomiſſemens, & n'occupent quelquefois qu'une partie de la tête. On aura ſeulement attention, à cauſe de la débilité & de la grande ſenſibilité de leurs nerfs, de leur donner un ou deux grains d'opium, ou une priſe de thériaque, auſſi-tôt après le vomiſſement ou la purgation, afin d'aſſoupir & de ſoulager par là leurs plus fortes douleurs : après quoi on pourra ſe ſervir de l'opiate compoſée de poudre de quinquina & de limailles de fer (§. LVIII. Art. 3.)

5°. Le malade évitera avec ſoin toutes les nourritures graſſes, huileuſes, ſalées, cruës, indigeſtes ; comme auſſi toutes les boiſſons chaudes. Il étanchera ſa ſoif pendant le repas, avec de l'eau

fraîche, dans laquelle on aura éteint plusieurs fois un fer rouge; & à la fin du repas, il prendra quelque peu de vin d'Espagne.

§. LXIII.

Du dérangement de l'esprit, de la Mélancolie & de la Manie.

Nous ne traiterons ici, que ce degré du trouble dans l'imagination & dans l'esprit, qui ne se trouve pas accompagné de fiévre aiguë, & que l'on comprend communément sous le nom de mélancolie & de manie.

Dans l'état de mélancolie, le malade n'est occupé que d'idées confuses, tristes, ou ridicules, qui fixent & absorbent toute son attention. Cette maladie vient ordinairement d'un sang inflammable à un haut degré, noir, huileux, terrestre & pesant; dont les parties

ties les plus ſubtiles & les plus légeres ont été exhalées & expulſées. Ce mal naît encore de pluſieurs autres cauſes ; telles que, par exemple, une groſſeſſe, ou un retard des régles chez les femmes, la rentrée d'une gale à la peau, &c. De quelque cauſe que vienne la mélancolie, elle demande toujours le traitement ſuivant.

1°. On doit tâcher de remplir l'imagination du malade, d'idées oppoſées à celles qui font l'objet de toute l'application de ſon eſprit, le mener en compagnie, & l'éloigner autant qu'il eſt poſſible des penſées qui le troublent.

2°. Afin de diſſoudre l'épaiſſiſſement de ſes fluides, on lui donnera trois ou quatre fois par jour, une doſe de l'eſprit glacial dans de la limonade ou quelqu'autre potion acide.

3°. Les perſonnes affligées de

mélancolie, étant ordinairement ſujettes à des conſtipations, parce que le ſang ſe porte avec plus de force au cerveau, qu'aux parties inférieures du corps; il ſera à propos de leur preſcrire, pendant l'uſage des gouttes, de huit en huit jours, le reméde laxatif dont voici la formule.

» Prenez de l'extrait panchyma-
» gogue de Crollius, trente grains;
» de l'extrait de ſcammonée &
» d'ellébore noir, de chacun qua-
» tre grains : faites-en une dixaine
» de pilules à avaler à la fois. »
Dans cette même vue, on leur recommandera de fréquens bains de pieds, tiédes.

4°. Lorſqu'après avoir ſuivi ces remédes pendant quelques ſemaines, la maladie ne ſe trouve pas encore détruite radicalement; on fera prendre au malade juſqu'à ſon entiere guériſon, un pot par

jour de petit lait, une pincée de limaille de fer bien préparée, tous les ſoirs & matins ; & tous les huit jours les pilules de cy-deſſus (§. LXIII. Art. 3.).

5°. On fera boire & manger au malade, des choſes aiſées à digérer, & propres à former un chyle pur & léger, telles que nous avons recommandées cy-deſſus (§. LVI.) dans les fiévres lentes.

6°. Dès que le plus gros du mal aura diminué, le malade montera ſouvent à cheval, & prendra d'autres exercices du corps, propres à le fortifier.

Dans des mélancolies opiniâtres il faudra, ſans diſcontinuer ces remédes, appliquer de tems en tems les ventouſes au malade, & lui placer de puiſſans véſicatoires entre les épaules, afin de précipiter la matiere, & d'en délivrer efficacement la tête.

§. LXIV.

Enfin, lorſque la mélancolie s'accroît à un tel degré, que les eſprits animaux en deviennent extrêmement agités, & ſe répandent outre meſure & ſans régularité, dans toutes les parties du corps; alors le malade tombe en délire, devient furieux, & cherche à nuire tant aux autres qu'à lui-même.

Dans ce triſte état on aura au plus vîte recours à quelques ſaignées du bras; on tâchera de modérer ſes tranſports par la crainte, par la douceur, & enfin par quelques punitions corporelles, qui produiſent ſouvent tout l'effet deſiré: enfin, on lui fera obſerver de point en point la cure & le régime cy-deſſus des mélancoliques.

§. LXV.

Il réſulte ſouvent de la trop longue durée d'une fiévre intermittente, une eſpéce de délire, qui provient d'un épuiſement des eſprits animaux.

Dans ce cas, on fera prendre ſoir & matin au malade une doſe d'eſprit glacial, dans un verre d'eau froide; enſuite de quoi on lui preſcrira, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement rétabli, l'opiate preſcrite cy-deſſus (§. LVIII.) & on lui donnera des nourritures & des boiſſons fortifiantes (§. LVI.). (*a*)

(*a*) J'ai eu de fréquentes occaſions d'éprouver l'efficacité des gouttes glaciales, dans l'Hopital général de Berne, ſur des ſujets troublés, ſoit par la mélancolie, ſoit par la rage, dont on verra des exemples détaillés dans mes obſervations de médecine & de chirurgie.

§. LXVI.

De la Léthargie & de l'aſſoupiſſement.

Nous entendons par le mot léthargie en général, tout ſommeil qui n'eſt pas naturel, mais qui eſt profond & qui affoiblit plutôt que de rendre les forces & la vigueur. Il y en a de trois eſpéces, toutes plus fortes & plus dangereuſes les unes que les autres. Elles naiſſent ordinairement d'une ſurabondance de ſang, qui ſe porte au cerveau, & qui empêche le paſſage libre des eſprits animaux aux lieux de leurs fonctions.



§. LXVII.

1°. On tirera tout de ſuite au malade dix à quinze onces de ſang du bras.

2°. On lui donnera d'abord de deux en deux heures, quarante à ſoixante-dix gouttes glaciales dans du thé foible ; le jour ſuivant on ne les lui donnera que de quatre en quatre heures ; & enfin juſqu'à ſa guériſon, ſeulement le ſoir & le matin.

3°. Le malade prendra de deux jours l'un, le matin à jeun, un reméde laxatif ; & ſi la maladie eſt forte & dangereuſe, on lui appliquera les véſicatoires entre les épaules, à la nuque du cou. Si le malade n'a pas de la peine à vomir, on lui donnera le ſecond jour, au lieu d'une purgation, un émétique de trente à trente-cinq grains d'ipecacuanha, ſuppoſé

que le malade ſoit un adulte.

5°. Sa diéte ſera celle des fiévres aiguës

§. LXVIII.

De l'Apopléxie.

Lorſque les vaiſſeaux ſanguins du cerveau regorgent de ſang & de mucoſités au point de ſe déchirer, alors ce ſang ou ſa mucoſité ſe répandent ſur les nerfs du cerveau & de la moëlle allongée & ſpinale, où l'obſtruction des fluides circulans dans leur cavité, cauſe ſur le champ une privation totale de tous les ſens, & une perte de ſenſibilité dans tous les nerfs. Alors le pouls s'éleve, la reſpiration devient difficile & ronflante, & le malade ſe trouve comme enſeveli dans un profond ſommeil, dont on peut l'éveiller quelquefois, lorſque le mal n'eſt pas trop violent. Si c'eſt l'extra-

vaſation du ſang qui occaſionne cette maladie, on l'appelle apopléxie ſanguine; ſi c'eſt une ſurabondance de pituite & de ſéroſités qui la cauſe, on lui donne le nom d'apopléxie pituiteuſe. On reconnoît la premiere, par un rouge foncé qui couvre le viſage & les jointures des mains, ſoit que le malade ſoit actuellement atteint d'une attaque, ou qu'il ſe porte bien. La derniere ſe diſtingue par la pâleur & la bouffiſſure du viſage.

§. LXIX.

Dans l'apopléxie ſanguine on doit, 1°. tout de ſuite tirer au malade, douze à ſeize onces de ſang, ſoit du pied, ſoit du bras; & réitérer la ſaignée le jour ſuivant, ſi on lui apperçoit de la fiévre; ou bien lui appliquer quelques ventouſes à la nuque du cou.

2°. Après la ſaignée, on ſe hâtera d'appliquer au malade un véſicatoire entre les épaules, ou aux deux gras de jambes.

3°. Après avoir ſaigné le malade & appliqué les véſicatoires, on lui donnera toutes les deux ou trois heures, ſoixante à quatre-vingt goutes d'eſprit glacial, dans de l'eau ou du thé foible : &,

4°. On le purgera bien de deux en deux jours, afin de réſoudre & d'évacuer le ſang extravaſé dans le cerveau & dans la colomne vertébrale.

§. LXX.

Dans une apopléxie pituiteuſe, occaſionnée par un épanchement de glaires & de féroſités; il faudra tout de ſuite,

1°. Adminiſtrer au malade un bon émétique, ou quelque forte purgation.

2°. Lui appliquer les véſicatoires ; &,

3°. Lui faire prendre les gouttes glaciales, dans la même quantité & de la même maniere que dans une apopléxie ſanguine (§. LXIX.).

4°. Si l'attaque eſt forte & opiniâtre, on ordonnera le deuxiéme jour, après l'émétique, une ſaignée au bras, & on continuera à traiter le malade juſqu'à ſon entier rétabliſſement, comme nous l'avons enſeigné (§. LXVII.).

5°. Si dans l'une ou dans l'autre eſpéce d'apopléxie il ſe trouve quelques membres affligés de paralyſie, on n'y fera rien pendant que le malade ſera hors de connoiſſance, ou dans un état de fiévre, que le frotter de tems en tems avec de la flanelle, ou d'autres étoffes ſéches de laine, & l'on fera de ſemblables frictions à l'épine du dos.

§. LXXI.

Des Catarres, des Fluxions & du Rhume ſuffoquans.

Lorſqu'il ſe répand ſur les muſcles & ſur les fibres de l'orifice de l'eſtomach, ou ſur les fibres du pharynx & de la trachée artére, une humeur tellement âcre & abondante, qu'elle cauſe un reſſerrement ſubit de ces parties, qu'elle coupe aux poumons la communication de l'air, & qu'elle expoſe la perſonne au danger éminent d'être ſuffoquée, (*) alors on appelle la maladie un

* Il eſt arrivé à l'Auteur, de guérir en 1755. dans la même ſemaine, M. le Baillif Zéhender de Laupen, âgé de ſoixante-dix ans paſſés, & l'Hôte d'Almedingue, âgé de quarante & quelques années, tous deux encore pleins de vie, atteints de ce mal, & de les en délivrer ſubitement par le ſimple uſage de ces gouttes glaciales.

catarre ou rhume ſuffoquant. Le mouvement du cœur en eſt diminué ; la reſpiration devient foible & ronflante ; ſouvent le malade tombe en convulſions, & il lui ſort une écume blanche de la bouche.

§. LXXII.

Toute la guériſon de cette maladie dangereuſe conſiſte à débarraſſer les muſcles du pharynx de cette humeur âcre qui les reſſerre. C'eſt de quoi on ne tardera pas de venir à bout, ſi l'on fait prendre ſur le champ, au malade, quatre-vingt à cent gouttes & plus de l'eſprit glacial, dans une taſſe d'eau fraîche, ou de thé de comomille refroidi ; & ſi l'on a ſoin de lui faire boire incontinent après autant de ce même thé chaud qu'il eſt poſſible.

Si au bout d'un quart d'heure

le malade n'eſt pas encore délivré de ſon mal, on lui tirera dix à quinze onces de ſang du bras; on lui appliquera des véſicatoires au dos; on réïtérera l'uſage des gouttes, de trois en trois heures, dont il prendra chaque fois ſoixante à ſoixante-dix; & on le purgera dès que le mal aura commencé à diſparoître.

Il y a encore d'autres eſpéces de rhumes, fluxions, ou catarres ſuffoquans, qui ont leur ſiége dans les poumons. Nous en ferons le ſujet du chapitre ſuivant.



CHAPITRE VIII.

Des Maladies aſthmatiques, ou de la difficulté de reſpirer, & de l'Oppreſſion.

§. LXXIII.

ON diviſe en général ces maladies en trois claſſes. Ceux qui ont de la peine à reſpirer, ſans que cependant ils ronflent, forment la premiere.

A la ſeconde appartient l'aſthme proprement dit, qui n'eſt autre choſe qu'une reſpiration difficile, inquiéte, pénible, & accompagnée d'un ſiflement & d'un ronflement à la poitrine.

A la troiſiéme claſſe enfin, appartiennent ceux qui réuniſſent non-ſeulement les ſymptomes des deux claſſes précédentes, mais

qui ne ſauroient même reſpirer ſans être debout. Chacune de ces trois eſpéces d'aſthmes, a ſes cauſes particulieres ; quoiqu'en général elles naiſſent toutes ou des humeurs viſqueuſes, épaiſſies & ténaces, ou d'une ſéroſité âcre, ou d'un ſang épais & abondant, capables de cauſer des obſtructions dans les vaiſſeaux des poumons, d'y rallentir la circulation du ſang, & d'en rendre les fonctions difficiles.

Nous ne parlerons pas des autres cauſes de la difficulté de reſpirer, parce que ce n'eſt que dans celles que je viens d'alléguer, que j'ai reconnu & éprouvé pluſieurs fois l'utilité des gouttes glaciales.

§. LXXIV.

Lorſque la reſpiration eſt rendue difficile & pénible par un amas de glaires, ou de quelque ſéroſité âcre ;

âcre, le malade ſe trouve excité à touſſer un peu, & à expectorer de l'une ou de l'autre de ces matieres.

Dans ce cas, 1°. on tire au malade huit à douze onces de ſang du bras.

2°. On lui donne de quatre en quatre heures, une doſe de gouttes glaciales dans du thé de ſcordium foible.

3°. On le purge tous les quatre jours une fois, afin de déterger la poitrine des glaires fondues par l'eſprit glacial.

4°. A-t-on lieu de ſoupçonner que l'aſthme ſoit la ſuite d'une gale repouſſée, d'une fiévre intermittente mal à propos ſupprimée, d'hémorrhoïdes qui ne fluent plus, ou de quelqu'autre matiere morbifique rentrée dans le corps; alors on aura recours non-ſeulement au traitement détaillé cy-

deſſus, mais on appliquera encore au malade un cautére, ſoit au bras, ſoit à la jambe.

5°. Il obſervera non-ſeulement pendant ſa maladie, mais encore quelque tems après, la diéte preſcrite au chapitre des fiévres aiguës; & il boira ſouvent pendant le jour, quelques taſſes chaudes de thé de ſcordium, ou d'une tiſanne composée d'anis & de fenouil.

§. LXXV.

L'aſthme, ou la reſpiration difficile & pénible, vient-il d'un ſang trop épais & trop abondant, qui s'arrête dans les vaiſſeaux du poumon, & qui cauſe par là des inflammations, des douleurs de tête ſenſibles, des vertiges, des palpitations du cœur & des fiévres; il faudra traiter le malade, de la même maniere que nous avons

enſeigné cy-deſſus dans la fauſſe péripneumonie (§. XVII. & XVIII.) tant à l'égard de ſa cure, que de ſon régime. Des perſonnes âgées & pléthoriques, ou d'un tempérament ſanguin, dont les fibres & les vaiſſeaux pulmonaires ont perdu leur élaſticité, ſont les plus ſujettes à cette maladie.

CHAPITRE IX.

Des Maladies de l'Eſtomach.

§. LXXVI.

POur que le corps ſoit bien nourri, il faut que l'eſtomach digere bien tous les alimens, & qu'il forme un bon chile. Quelquefois ſa débilité l'empêche de bien digerer les alimens & de les évacuer; de ſorte qu'ils y for-

ment à la longue un dépôt impur, huileux, âcre, & glaireux, qui ôte l'appétit, & qui cauſe tantôt des douleurs & des ardeurs, tantôt des dégoûts & des vomiſſemens. La crampe même de l'eſtomach, qui eſt des plus douloureuſe, la triſteſſe, l'abbattement & les défaillances peuvent réſulter de ces dépôts d'humeurs corrompues, âcres & viſqueuſes.

§. LXXVII.

On ne peut corriger & fortifier l'eſtomach, qu'après en avoir évacué les immondices. C'eſt pourquoi :

1°. Le malade prendra pendant quelques jours, ſoir & matin, une doſe d'eſprit glacial, dans la moitié d'un verre d'eau froide, & boira d'abord après du thé chaud de ſcordium ou de ſauge.

2°. Il ſe purgera enſuite quel-

ques jours consécutivement, avec quelque purgation accoutumée.

3°. Il fera pendant quelque tems usage de l'opiate décrite cy-dessus (§. LVIII.)

4°. Il évitera avec soin dans ses repas, toutes les nourritures grasses, huileuses, indigestes, grossieres & âcres; & choisira pour sa boisson, de l'eau chalybée, ou de l'eau fraîche, dans laquelle on aura éteint un fer rouge, & il prendra un peu de bon vin à la fin de ses repas.

§. LXXVIII.

Des Opilations, de la Jaunisse & des pâles Couleurs.

La jaunisse, les pâles couleurs & les opilations, sont une maladie où l'on se sent un appétit étonnant, & du goût pour des alimens absorbans ridicules; tels que la chaux, la craie blanche,

la poudre, du ſable, &c. Elle ſe déclare par une pâleur, & quelquefois par une jauniſſe répandue ſur le viſage & ſur les levres; & ſe guérit de la même maniere que les maladies de l'eſtomach, pourvû que la perſonne affectée ne ſe trouve pas dans un commencement de groſſeſſe; au quel cas elle omettra les purgations.

CHAPITRE X.

De la Cachéxie.

§. LXXIX.

NOus comprenons ſous ce nom une mauvaiſe conſtitution de tout le corps, qui s'annonce par la couleur verdâtre, jaunâtre, livide, plombée & quelquefois noirâtre du viſage; par une enflure ou bouffiſſure de toutes les

parties charnuës, par une laſſitude dans tous les membres, & ſouvent par une petite fiévre de la nature des fiévres lentes. Cette maladie vient de la qualité dépravée des fluides du corps, qui ſe trouvent inondés de pituites, d'âcretés & d'autres hétérogénéités ſemblables. Elle doit ſon origine à différentes cauſes, comme à des fiévres intermittentes mal guéries, à la dyſſenterie mal traitée, à des hémorrhoïdes arrêtées, à des obſtructions dans les vaiſſeaux des viſceres, à des affections hyſtériques & hypochondriaques, ou vapeurs, &c.

Tout le traitement de cet état conſiſte,

1°. Dans l'uſage des gouttes glaciales, tel que nous l'avons recommandé dans les fiévres intermittentes (§. LVII. à LX.).

2°. Dans un doux émétique de vingt à quarante grains d'ipeca-

cuanha, pris dans du thé foible & tiéde.

3°. Dans l'usage de l'opiate martiale (§. LVIII. Art. 3.) sans y ajouter le quinquina.

4°. Dans un exercice du corps moderé, & dans le choix de nourritures & de boissons saines & fortifiantes.

CHAPITRE XI.

Des Rhumatismes & de la Goutte.

§. LXXX.

CEtte maladie attaque dans toutes les saisons & à tout âge, particulierement en automne; elle se fait sentir par un grand froid, accompagné de frissons, de tremblemens, & ensuite d'une chaleur ardente, telle qu'on éprouve dans les fiévres aiguës. Le jour

ſuivant, & quelquefois le même jour, le malade reſſent une douleur très-ſenſible, tantôt dans une jointure tantôt dans l'autre; ſouvent la peau s'enfle & devient rouge à l'endroit douloureux : enſuite la fiévre diminue peu à peu, pendant que la douleur ſubſiſte & continue quelquefois des ſemaines & des mois entiers.

§. LXXXI.

Pour ſe guérir, le malade 1°. ſe fera tirer dès le commencement dix à quinze onces de ſang du bras; & il répetera la ſaignée le ſecond, & le troiſiéme jour, comme dans une pleuréſie, s'il voit que ſon ſang ſoit enflammé; ce qu'il appercevra aiſément par la croûte, ou la peau jaunâtre qui ſe forme ſur la ſurface d'un ſang parvenu à un degré d'inflammation conſidérable.

2.°. Il appliquera à l'endroit douloureux, les cataplâmes, ou compreſſes émollientes décrites cy-deſſus (§. XIII.).

3°. Il fera & continuera pendant environ dix jours l'uſage des gouttes glaciales, & du lait d'amandes mêlé de camphre, comme dans le cas d'une pleuréſie ou d'un point de côté. (§. XIX. à XXI.).

4°. Il uſera pour ſa boiſſon ordinaire pendant le jour, de beaucoup de tiſanne chaude ou du petit lait.

5°. Après l'écoulement des dix premiers jours il prendra tous les deux jours ſuivans quelque douce purgation; & ſe bornera à une ſeule doſe de gouttes glaciales le matin & le ſoir, avec quelques taſſes de petit lait chaud, juſqu'à ce qu'il ſoit entierement délivré de ſon mal.

6°. Il ſuivra, autant qu'il ſe

pourra, le régime conſeillé dans les fiévres aiguës (§. VIII.).

§. LXXXII.

Dans les cas d'un rhumatiſme ordinaire, venant d'une tranſpiration de la peau, arrêtée dans quelque partie du corps, & qui ne ſe trouve accompagnée ni d'inflammation ni de fiévre; le malade n'aura qu'à prendre pendant quelques jours, ſoir & matin, une doſe de gouttes glaciales dans une taſſe de thé foible de ſcordium & de ſauge, & en boire d'abord après chaudement & copieuſement, afin de bien tranſpirer pendant une couple d'heures. La moiteur ayant ceſſé, il frottera le ſiége de ſa douleur avec des linges chauds, ou avec une broſſe, afin de déterger les pores, de les rouvrir & de les remettre en jeu.

§. LXXXIII.

Lorſque l'on eſt incommodé d'une humeur rhumatiſmale ou goutteuſe, qui ſe porte tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, ſans ſe fixer nulle part ; qu'on prenne chaque jour, ſoir & matin, une doſe d'eſprit glacial helvétique, dans une taſſe refroidie de thé amer & chargé, composé de la petite centaurée, du chamœpitis ou yvette, de la gentiane, de la grande ariſtoloche ronde, & de l'imperatoire; bûvant enſuite d'abord après quelques taſſes du même thé tiéde.

Dans une goutte fixée le malade prendra de trois en trois jours une priſe de gouttes glaciales, le ſoir en ſe couchant, dans une taſſe froide de thé de ſcordium, ſuivie de quelques taſſes chaudes.

Dans les jours d'intervalles il prendra ſoir & matin, une cuiller à caffé pleine de ces mêmes ſimples, réduites en poudre bien tamiſées, & mêlées avec un peu de miel; & il boira après quelques taſſes du même thé amer.

Il s'abſtiendra ſoigneuſement de tous les alimens gras, huileux, acides, aigres, âcres & indigeſtes; il prendra ſouvent de l'exercice, à cheval, en voiture ou à pied, mais ſans excès. Il évitera l'uſage immoderé des plaiſirs vénériens, & généralement tout ce qui pourroit affoiblir les nerfs & épuiſer les forces.

Il faut que le malade pour parvenir à une guériſon radicale de ſon mal, continue l'uſage de ces médicamens, & le régime cy-deſſus, pendant quelques mois avec conſtance; & qu'il les réïtere encore de tems en tems pendant

quelques jours de ſuite : ſans quoi ſa guériſon ne ſera jamais parfaite. Car ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment, de rendre à chaque fibre affoiblie & relâchée ſa premiere élaſticité, ſa force & ſa vigueur ; d'ouvrir & de dégager l'obſtruction de tant de petits canaux des muſcles, des membranes & des nerfs ; d'y réſoudre l'épaiſſiſſement des humeurs, & de purger le ſang de ſes mucoſités ſuperflues, & des immondices de ſa féroſité, cauſées ſouvent par la débilité des nerfs.



CHAPITRE XII.

Du Scorbut.

§. LXXXIV.

CE mal eſt particulierement commun aux nations ſeptentrionales, & à celles qui habitent les bords de la mer, ainſi qu'aux matelots qui navigent dans ces climats; quoiqu'il ne ſoit pas cependant inconnu au reſte de l'Europe, qui en eſt affecté plus ou moins à raiſon de ſa proximité, ſoit au nord, ſoit à la mer. Nous entendons ſous le nom de ſcorbut, une âcreté alcaline du ſang, capable de produire les ſymptomes ſuivans.

Dans les premieres attaques de ce mal le malade ſe plaint de douleurs fréquentes & perçantes à la

tête, de palpitations de cœur, d'oppreſſions à la poitrine, d'un gonflement & de nauſées dans l'eſtomach, de contractions ou de tenſions & coliques au bas ventre.

Lorſque la maladie augmente, & qu'une bonne partie des âcretés alcalines ſe dépoſe ſur les poumons, le malade eſt obligé de touſſer ſouvent, il devient inquiet, oppreſſé, craintif & plein d'angoiſſes; il ſent des attaques de fiévre, & dans quelques membres des mouvemens convulſifs.

Ces humeurs tombent-elles ſur l'eſtomach, elles y cauſent un grand dégoût, des nauſées, des vomiſſemens, un tremblement dans les membres; l'eſtomach & les viſceres s'empliſſent de ventoſités. Le mal va-t-il en empirant, il ſe manifeſte à la bouche & par tout le corps, & y cauſe des ulceres pâles, livides, plombés, malins & puans.

Les

Les gencives pâliſſent, & prennent peu à peu une couleur de plomb, & ſouvent noirâtre; répandent avec une mauvaiſe odeur, par le ſimple attouchement, un ſang fluide, diſſous & d'une âcreté alcaline; & dégarniſſent enfin les dents en tombant. Outre ces ulceres, il ſe manifeſte encore par l'accroiſſement de la maladie, ſur toutes les parties du corps, & ſur tout aux bras, aux cuiſſes & aux feſſes, des taches & des puſtules livides & bleuâtres, comme le ſang qui s'extravaſe dans les contuſions; & les douleurs & les ventoſités du bas ventre s'augmentent. Enfin le malade eſt tourmenté par des douleurs & des mal-aiſes répandues par tout le corps, ſur-tout aux cuiſſes, & cela particulierement pendant la nuit; une humidité aqueuſe engorge & fait enfler différentes parties du

corps ; les os ſont rongés, & des convulſions conduiſent finalement le malade à la mort.

Outre ces ſymptomes, il y en a pluſieurs autres que nous ne croyons pas néceſſaires de détailler, & que l'on trouvera plus au long dans pluſieurs traités (*a*).

§. LXXXV.

Avant que de parler de la cure de cette maladie, qui, faute d'expérience, n'eſt fondée que ſur des conjectures tirées de ſon origine, de l'examen de ſa nature & de celle de notre médicament, il ſera néceſſaire d'expliquer, quelles ſont les cauſes de ce mal. M. le Docteur Linn, célébre Médecin Anglois, a prouvé clairement depuis peu que le ſcorbut doit généralement ſa naiſſance vers le nord, aux effets d'un air long-

(*a*) Voyez Eugalenus, Linn, &c.

tems froid & humide, & vers le ſud, à ceux d'un air brûlant, ainſi qu'à la boiſſon d'eaux putrides, & à l'uſage de quantité d'alimens alcalins. Nous ſçavons que l'impreſſion d'un air froid & humide, plus que toute autre choſe, reſſerre tellement les pores, que les particules huileuſes, ſulfureuſes, ſalines & alcalines ſuperflues du ſang ne peuvent plus tranſpirer; d'où il arrive que les fibres ſe relâchent & s'affoibliſſent en peu de tems, que le ſang prend en conſéquence une acrimonie alcaline, que la bile acquiert un plus haut degré d'inflammabilité, que la lymphe & le ſang s'épaiſſiſſent & prennent de l'âcreté, que les glandes s'engorgent, & que le baume des liquides ſe diſſipe, s'évapore & ſe perd. En effet que de maladies ne naiſſent pas lorſque les excrétions néceſſaires ſoit par les ſueurs, ſoit

par la tranſpiration continuelle, ſe trouvent ſubitement ſupprimées, arrêtées ou repouſſées? Que de rhumatiſmes douloureux? que de fievres catarrales, de toux, d'oppreſſions de poitrine & de flux de ventre? que d'obſtructions du ſang dans les poumons? que de convulſions & d'apopléxies n'en voyons-nous pas réſulter chaque jour? Et plus les matieres âcres des excrétions ſont retenues, & plus la corruption de tous nos fluides doit s'accélerer, & multiplier à l'infini les accidens fâcheux dont nous venons de parler.

Un air froid & humide, ou trop chaud, n'eſt pas la ſeule cauſe de cette maladie ſi commune chez les habitans des bords de la mer & chez les navigateurs; ce ſont leurs boiſſons & leurs alimens, où les parties d'une qualité alcaline dominent, qui aug-

mentent encore considérablement celle de leurs fluides, contractée par le défaut d'une transpiration suffisante, & qui altérent enfin & absorbent totalement les parties acides & balsamiques de tout le corps.

§. LXXXVI.

La raison & l'expérience prouvent également combien une chaleur continue de l'air est propre à engendrer le scorbut, en occasionnant une stagnation dans les fluides, en faisant trop évaporer les particules nîtreuses & acides, & en multipliant trop les parties alcalines du sang. L'homme exposé trop long-tems à l'ardeur d'un air brûlant, perd peu à peu l'humidité acide nécessaire à la conservation de sa santé; ses fibres se relâchent & perdent leurs forces; son sang devient moins fluide &

s'épaissit, il devient putride, & acquiert enfin une âcreté capable de corroder les vaisseaux & de produire tous les symptomes détaillés cy-dessus (§. LXXXIV.). Rien ne sauroit mieux nous convaincre de la réalité des causes de cette maladie, & des effets d'un sang trop alcalisé par la dissipation de ces acides, que le soulagement & quelquefois la guérison même que les scorbutiques obtiennent par le seul usage des plantes & des fruits acides.

§. LXXXVII.

Pour opérer une guérison radicale d'un scorbut de la premiere espéce, qui vient d'un air froid & humide, il faut premierement diminuer la surabondance des parties huileuses & alcalines des fluides, résoudre l'obstruction des glandes & procurer leur évacuation. En

ſecond lieu, il faut tâcher de maintenir les pores ouverts & de les fortifier, afin qu'ils ne ſe referment pas facilement de nouveau par l'impreſſion du froid humide de l'air extérieur. Enfin on doit prendre ſoin d'adoucir & d'incraſſer le ſang par les remédes les plus efficaces.

Afin que le malade parvienne au premier de ces trois buts, il verſera quelques onces d'eſprit glacial ſur une même quantité d'onces de lames ou de cloux de fer, qu'il laiſſera macerer pendant quelques jours dans un vaiſſeau de verre bien fermé, & dont il prendra ſoir & matin ſoixante à quatre-vingt gouttes dans une taſſe refroidie de la tiſanne ſuivante, de laquelle il boira encore d'abord après, pluſieurs taſſes chaudes.

» Prenez quatre onces de ra-

» cine de polipode, autant de celle
» de chiendent, autant de celle
» de ſquine, autant de celle de
» ſcorſonére, & autant de celle
» de zédouaire; quatre poignées
» d'oſeilles, & autant de cochlea-
» ria, d'ivette ou de chamœpitis;
» deux livres de ceriſes noires pi-
» lées, deux onces de grains de
» geniévres. Coupez, pilez &
» broyez bien le tout enſemble,
» & conſervez-le ſoigneuſement
» dans un vaſe placé au ſec. Pre-
» nez deux bonnes cuillers pleines
» de ce compoſé, verſez-y un pot
» & demi d'eau de fontaine, que
» vous ferez bouillir juſqu'à la ré-
» duction d'un pot, & votre ti-
» ſanne ſera faite. » Si vous obſer-
vez, au bout de quinze à vingt
jours, que la maladie diminue,
vous vous ſervirez pendant envi-
ron dix jours, de la confection &
de l'infuſion preſcrite cy-deſſus

(§. LVIII) ; & ſi vous n'êtes pas à même de vous la procurer, vous continuerez comme auparavant l'uſage des gouttes glaciales.

Quant au ſecond point, on ne ſauroit mieux déterger, ouvrir & fortifier les pores, qu'en ſe frottant ſoir & matin, tout le corps aſſiduement avec une broſſe propre à cet uſage, juſqu'à ce que la peau ſoit ſéche & chaude ; ce qui fortifie autant les fibres de la peau d'un ſcorbutique, que le mouvement du cheval & du caroſſe peut fortifier les vaiſſeaux ſanguins & les inteſtins des phthiſiques.

Le ſang d'un ſcorbutique eſt ſi clair & ſi diſſous qu'il pénétre ſouvent dans des vaiſſeaux où il ne devroit pas pénétrer, & cauſe par là des pertes de ſang, des hydropiſies, &c. C'eſt pour cela qu'il eſt de toute néceſſité d'ajoûter aux médicamens cy-deſſus, une nour-

riture propre à ranimer & à incraſſer le ſang. Elle conſiſtera principalement dans des bouillons de riz, d'orge, de grus d'avoine, auxquels on aura ajoûté en les faiſant, quelque peu d'oſeille & de la racine de ſquine. Les marins feront bien de ſe pourvoir dans leurs trajets de mer, de bons fruits ſecs, cueillis dans leur point de maturité, tels que des pruneaux, pommes, ceriſes, &c. qui réſiſtent le mieux par leur acide, à la putréfaction & à la diſſolution du ſang. Pour étancher ſa ſoif, le malade boira tantôt de la tiſanne ordonnée cy-deſſus, tantôt de l'eau commune dans laquelle il aura plongé un fer rouge à différentes repriſes; il pourra encore ſe ſervir d'une tiſanne refroidie, faite d'une poignée de ceriſes ſéches pilées, ſur leſquelles on aura verſé de l'eau bouillante. Au lieu

de ceriſes il pourra choiſir quelquefois des tamarins qui lui tiendront le ventre libre. Si l'on ne peut ſe procurer ni des ceriſes ni des tamarins, on n'aura qu'à verſer trois ou quatre cuillers à caffé pleines des gouttes glaciales ſur un pot d'eau douce. On la garantira par là de la corruption, & on la conſervera dans ſa fraîcheur pendant très-long-tems.

§. LXXXVIII.

Dans un ſcorbut de la ſeconde eſpéce, qui vient d'une chaleur exceſſive de l'air, de nourritures ſalées, échauffantes & alcalines, & des eaux corrompuës; il eſt néceſſaire, en premier lieu, de remplacer dans nos fluides la diſſipation des parties nîtreuſes, acides & réſiſtantes à la putréfaction, & de les renouveller. Enſuite il faudra remédier

à la diſſolution du ſang, l'incraſſer de nouveau, détruire & évacuer ſes âcretés.

Pour parvenir au premier but, on donnera au malade le matin, vers le ſoir, & avant de ſe coucher, chaque fois une doſe de gouttes glaciales dans une taſſe froide ou tiéde de bouillon ordinaire d'orge, ſuivie de pluſieurs autres, priſes chaudement.

L'autre but s'obtiendra par le régime de vie, que nous avons recommandé au (§. LXXXVII.). Le malade n'aura pas le même beſoin de la broſſe; mais de l'opiate martiale (§. LVIII.) & de la tiſanne (§. LXXXVII.) dès qu'il ſera arrivé à terre; il en fera uſage juſqu'à ce qu'il ſoit entierement rétabli.



§. LXXXIX.

On ſçait par des expériences auſſi longues que multipliées, que des ſels diſſolvans, rafraîchiſſans & volatils, les acides ſoit des plantes ſoit des ſels nîtreux, des nourritures & boiſſons fortifiantes & adouciſſantes, ont également la vertu de préſerver nos corps des affections ſcorbutiques, & de les en guérir lorſqu'ils en ſont actuellement attaqués.

Puis donc que cet eſprit glacial ne renferme préciſément que ces principes, comme nous l'avons fait voir (chap. I.) & comme on peut s'en convaincre aiſément par une analyſe chimique : nous avons tout lieu d'eſpérer, malgré le défaut de notre propre expérience dans une maladie ſi peu connue en Suiſſe, que nos gouttes, ſi elles n'exigent pas avec la même effi-

cace & la même promptitude dans le ſcorbut que dans les pleuréſies & les fiévres aiguës, elles opéreront néanmoins dans des cas ſcorbutiques, des effets très-ſalutaires pour la conſervation du genre humain. Quoique nous n'ayons pas eu occaſion d'éprouver l'efficacité de notre médicament dans aucun cas de ſcorbut parfait, puiſque les habitans du continent en général, & ſur-tout ceux d'un pays auſſi élevé que la Suiſſe, ne peuvent jamais tomber dans un tel degré de corruption de leurs fluides, qu'on puiſſe appeller leur état un vrai ſcorbut; cependant je m'en ſuis ſervi avec un parfait ſuccès dans des maladies anologues, & qui en approchoient beaucoup. Quand on conſidere d'un côté la qualité putride & alcaline du ſang d'un ſcorbutique, & de l'autre les ingrédiens nîtreux

& acides de ces gouttes, n'a-t-on pas lieu de ſe flatter, que l'on ſe garantira de cette maladie en s'en ſervant avec modération ? Surtout ſi l'on fait un fréquent uſage de bouillons de riz, d'orge, ou de grus d'avoine pour ſon déjeûner; & ſi l'on a ſoin de bien fortifier les fibres de la peau, en la frottant aſſidument d'une broſſe.

CHAPITRE XIII.

§. XC.

Des Vapeurs ou des Maladies nerveuſes, hyſtériques & hypochondriaques.

LEs affections hyſtériques & hypochondriaques ſont des maladies des nerfs qui viennent de ce que les eſprits animaux ſe

portent en trop petite ou en trop grande quantité dans les différentes parties du corps ; d'où résultent les symptomes suivans.

La tête est tantôt attaquée de violentes douleurs qui l'occupent, soit entiere soit en partie, & qui sont souvent accompagnées de vomissemens ; tantôt de vertiges subits, suivis d'évanouissemens, tantot de la perte de l'ouie, de la vuë, ou de la parole. L'on sent dans la gorge une certaine contraction & un étranglement, qui va quelquefois jusqu'à une suffocation très-effrayante, & qu'on appelle communément le mal de mere, ou la suffocation hystérique. La poitrine souffre par des fréquentes palpitations de cœur, par des anxietés & des oppressions. Les poumons sont incommodés par la toux. L'estomach devient foible, enflé, sujet à des vomissemens, à la crampe
&

& à des douleurs. Les viſcéres ſouffrent par des accès de coliques violentes, accompagnées de diarrhée ou de conſtipation. Les mains & les pieds deviennent froids & ſouvent même roides. Chez la plûpart des malades le mal attaque l'ame même, tantôt par une joie, tantôt par une triſteſſe extraordinaires, qui leur arrachent ſouvent malgré eux & ſans la moindre raiſon, tour à tour des larmes & des éclats de rire. Souvent des riens, une odeur forte, quoiqu'agréable, produit des convulſions par tout le corps, des envies de vomir, des mal-aiſes & des défaillances. Leur urine eſt abondante & pour l'ordinaire claire & limpide. Souvent ces ſortes de malades ont une telle ſalivation, qu'on la croiroit excitée par le mercure; les rapports de l'eſtomach, & les vents dans les inteſtins, ſont fréquens,

fœtides & âcres. Mais ce qui les tourmente le plus, & ſouvent à un degré inſupportable, ſont leurs angoiſſes & les inquiétudes de l'ame, occaſionnées par des idées & des réflexions ſans fin ſur la mort, ſur l'éternité, &c. par l'appréhenſion de quelques maladies ou de quelques malheurs. En un mot, tous les nerfs du corps, & par conſéquent toutes les facultés de l'ame, ſont ſujettes aux attaques de cette triſte maladie.

§. XCI.

Pour que chacun puiſſe ſe faire une idée juſte de la nature & de la cure des maladies hypochondriaques & hyſtériques, ou des vapeurs, il ne ſera pas hors de propos de nous étendre un peu ſur leurs véritables cauſes. L'affoibliſſement des nerfs eſt la baſe de tous ces maux, qui peuvent affliger également les

rois, les princes, les ſavans, les perſonnes tranquilles & ſédentaires, les débauchés, les voluptueux, les pauvres, &c. dès qu'ils affoibliſſent leurs nerfs.

La plûpart des parties de notre corps ſont pourvues de nerfs, qui ſervent d'autant de canaux aux fluides les plus ſubtils, imperceptibles à nos ſens, qu'on appelle communément eſprits animaux.

C'eſt de la circulation libre & ſuffiſante de ces eſprits ou fluides ſubtils que dépendent les mouvemens, les liaiſons & les différentes ſécrétions de tous les autres fluides de notre corps, ainſi que le mouvement & la vigueur de tous nos muſcles, la gaieté & la triſteſſe de notre ame.

Arrive-t-il que les nerfs, de quelque partie du corps que ce ſoit, ſouffrent une compreſſion trop grande ou de trop longue durée, l'entrée &

le paſſage des fluides nerveux ſe trouve par là empêché & ſuſpendu, & cette partie du corps ſe trouve par là privée de ſa force & de ſa vigueur ; de plus, on ſait qu'à chaque irritation des nerfs, une plus grande quantité d'eſprits animaux ſe porte du cerveau dans le lieu de leur irritation.

Lors donc que pluſieurs de nos nerfs ſe trouvent expoſés à de fréquentes irritations, par un exercice trop continuel ou trop repété de nos ſens, ou par une trop grande application de l'eſprit, & qu'il ſe conſume une quantité exceſſive du fluide nerveux ; il en réſulte de toute néceſſité un épuiſement, & une incapacité d'en reparer auſſi-tôt la perte : de là une diminution de la force de tous nos organes, & une débilité générale dans toutes les fonctions du corps.

C'eſt ce que l'expérience nous fait appercevoir clairement à chaque inſtant. Or comme il eſt démontré que la ſanté de l'homme dépend d'une circulation libre, & d'une diſtribution égale, meſurée & juſte des eſprits animaux dans toutes les parties du corps; il ſera aiſé d'expliquer par les effets de l'affoibliſſement des nerfs, & par l'épuiſement de leurs fluides, toute cette multiplicité d'accidens ſurprenans, que nous remarquons chez les hypochondriaques & chez les femmes affligées de vapeurs ou de maux hyſtériques.

Lorſque par exemple, on méne pendant pluſieurs années une vie ſi ſédentaire, qu'à peine on remuë les jambes, la circulation du ſang ſe rallentit tellement, peu à peu, par le défaut de la contraction & de la dilatation des muſcles dans les différens vaiſſeaux des in-

teſtins, des bras, des jambes, qu'il s'y raſſemble avec trop d'abondance, qu'il les dilate, & qu'il donne enfin aux fibres une telle tenſion latérale, qu'enfin elles ne peuvent plus ſe replier, ſe contracter & renouveller leur reſſort, pour donner au ſang cette impulſion & cette vélocité néceſſaire à ſa circulation & à ſes différentes ſécrétions ; c'eſt ce qui arrive ſurtout dans les veines, & ce qui occaſionne dans l'intérieur une tenſion pénible & un engorgement de ſang dans certains vaiſſeaux, pendant que dans d'autres la circulation ſe trouve gênée. De là vient que des perſonnes ſédentaires ſe plaignent ſi ſouvent de certaines expanſions pénibles d'un côté du ventre ou de l'autre, du froid aux pieds & aux mains, d'une oppreſſion à la poitrine, de palpitations du cœur, de grandes

chaleurs au viſage, de vertiges, de maux, de tenſions douloureuſes à la tête, de débilité d'eſprit, d'anéantiſſement, &c. Ce qui prouve aſſez, que les vaiſſeaux de leurs viſcéres ſont dans un tel état d'obſtruction, & regorgent tellement de ſang, qu'il ne peut plus couler depuis la tête avec la vîteſſe néceſſaire dans les parties inférieures. Dans cet état d'une circulation rallentie, les fluides du corps ne ſe lient plus, & deviennent au contraire limpides & âcres; l'eſtomach perd ſa force néceſſaire pour bien digerer les alimens; la bile s'amaſſe en ſi grande abondance dans le foie & dans la rate, qu'à la moindre occaſion elle s'épanche dans les boyaux & dans la maſſe du ſang; les viſcéres n'ont plus la force requiſe pour faire pénétrer les ſucs qu'ils filtrent. Les inteſtins ne peu-

vent expulſer l'air qu'ils contiennent, parce que les nerfs de ces parties ſont comprimés, & que le ſang ne peut plus acquérir la qualité qu'il doit avoir pour fournir aſſez de fluides nerveux au cerveau, & pour de là en diſtribuer une quantité ſuffiſante à toutes les parties du corps. Nous voyons par là comme tout le corps peut être affoibli par la compreſſion & l'inactivité des nerfs, & produire les différens ſymptomes dont nous venons de parler.

Mais notre corps eſt ſujet au même affoibliſſement, non-ſeulement par le défaut du mouvement de ſes parties, mais encore par un mouvement exceſſif, & par une trop grande diſſipation d'eſprits animaux. Nous le remarquons chez tous ceux qui ménent une vie trop appliquée. Des triſteſſes de longue durée, beaucoup d'anxiétés &

d'inquiétudes opérent les mêmes effets. Ceux qui ménent une vie dissolue, & qui énervent leur corps par un usage immoderé des plaisirs de l'amour, ou de boissons échauffantes, par l'intempérance, par de fréquentes veilles, &c. dissipent peu à peu une telle quantité de fluides nerveux, qu'ils ôtent enfin aux organes du corps, destinés à la réproduction des esprits animaux, ministres & soutiens de la santé, la force d'en former de nouveaux, & de maintenir l'ordre & la perfection de l'œconomie animale. Ce qui paroîtra peut-être singulier, c'est que l'on remarque que plus il se dissipe d'esprits animaux, & plus les nerfs augmentent de sensibilité.

Quoique nous ne connoissions pas assez la nature des esprits animaux, ou du fluide nerveux, pour expliquer le mécanisme de

leur opération & de leur action sur nos fibres, pour renouveller leurs forces, leurs ressorts & leur élasticité : nous pouvons toujours en attendant nous en tenir à l'expérience, & à ce qu'elle nous enseigne dans le traitement de cette maladie.

Nous sçavons par exemple, à n'en pas pouvoir douter, qu'en réïtérant trop souvent les plaisirs de l'amour, nous dissipons par les irritations & les mouvemens de tout le corps, une telle quantité de fluide nerveux, qu'il faut ensuite bien du tems, avant qu'on puisse entierement en réparer la perte. Il en résulte nombre de désordres dans toute l'œconomie animale; les vaisseaux lymphatiques travaillent mal le sang; il se dépose dans l'estomach des glaires & des âcretés, parce qu'il n'a plus la vigueur nécessaire pour digerer

les alimens & pour évacuer les ſucs digeſtifs avec la vîteſſe qui ſeroit néceſſaire : ſes immondices, au lieu d'être duëment ſéparées & expulſées, ſont entraînées par le chyle dans le ſang, où ils cauſent des épaiſſiſſemens, des mucoſités, des âcretés, des obſtructions dans les petits vaiſſeaux, des expanſions & des compreſſions des nerfs dans les grands.

Tous ces accidens, de même que ceux qui ſuivent d'une vie trop ſédentaire, les convulſions, l'épilepſie, la goutte, la conſomption, les maladies de l'eſprit & une infinité d'autres, peuvent être les effets des plaiſirs de l'amour trop réïtérés, & d'autres cauſes ſemblables d'un trop grand épuiſement du fluide nerveux. Ces mêmes ſymptômes ont ſouvent quelques cauſes de plus chez les femmes ; ils ſont quelquefois l'effet

des pertes de ſang conſiderables, eſſuyées quelque tems auparavant par des régles trop abondantes, ou des ſuites de couche fâcheuſes.

§. XCII.

Puiſque les affections hypochondriaques & hyſtériques, ou les vapeurs, tirent leur ſource de la débilité des nerfs & des fibres, ou d'un abord trop abondant des eſprits animaux du cerveau dans différens organes du corps, dont les nerfs affoiblis ne ſont plus en état d'y réſiſter : il ſera donc néceſſaire, avant toutes choſes, de rendre & d'augmenter à ceux-ci leur vigueur, ſi nous voulons opérer une guériſon heureuſe. Mais avant de rendre aux fibres relâchées & exténuées leur premiere force & leur élaſticité, il faudra préalablement délivrer le corps de tous les obſtacles qui peuvent

empêcher l'effet des reſtaurans ſur ces mêmes fibres. Ces obſtacles ne ſont que ceux que ces nerfs ont produit eux-mêmes par leur débilité ; ſavoir les vicoſités, les glaires, les humeurs âcres, la bile & les autres fluides épaiſſis & devenus ténaces, au point de cauſer des obſtructions dans les petits canaux, de trop abreuver les petites fibres, d'en interrompre le jeu & le mouvement, & de les rendre enfin inſenſibles.

§. XCIII.

1°. Pour opérer ſon rétabliſſement, le malade prendra ſoir & matin, pendant l'eſpace d'environ quinze jours, chaque fois une doſe de 40. à 70. gouttes d'eſprit glacial, dans une taſſe d'eau fraîche, & boira d'abord après quelques taſſes chaudes de thé de chamœpitis, ou de ſauge.

2°. Ces premiers quinze jours étant écoulés, il évacuera pendant trois jours de ſuite, par quelque purgation accoutumée, les humeurs diſſoutes par les gouttes glaciales.

3°. Le quatre ou cinquiéme jour après avoir commencé ſes évacuations, il ſe fera tirer huit à dix onces de ſang, ſoit du bras, ſoit du pied. S'il arrivoit qu'après la purgation ou la ſaignée ſon mal s'augmentât, & qu'il tombât dans des accès d'évanouiſſemens ou de convulſions, (ce qui pourroit arriver, puiſque tout ce qui affoiblit le corps augmente le mal,) le malade prendra une ou deux fois le même jour un grain d'opium, ou bien douze à dix-huit gouttes du laudanum liquide de Sydenham, dans une petite cuiller pleine de vin d'Eſpagne, ou d'autre vin fortifiant.

4°. Ensuite le malade commencera à travailler au rétablissement des forces de ses nerfs, de la maniere suivante.

Il prendra chaque matin à jeun, & chaque soir à quatre heures, six à huit pilules martiales composées des ingrédiens ci-après :

» Prenez deux dragmes de l'ex-
» trait de mille-feuille, autant de
» celui de chardon béni, & autant
» de celui de la petite centaurée;
» une dragme de l'extrait de mar-
» rube blanc, & autant de celui
» de quinquina ; une once de li-
» maille de fer préparée le plus
» finement qu'il est possible, au-
» tant de la teinture de mars
» helleborée de Wedelius, qu'il
» en faut, pour en former des
» pilules de deux grains chacu-
» ne. » (a)

(a) R. extr. millefolii, cardui benedicti, centaurei minoris, aña drag. ij.

D'abord après avoir avalé la dose prescrite de ces pilules, on boira plein un verre ou deux, de l'infusion amére de fer, préparée de la maniere suivante.

» On prend une livre de bri-
» sures ou de limaille de fer, &
» deux livres de tartre de vin bien
» pulverisé; on y verse quatre
» pots d'eau de fontaine qu'on fait
» bouillir jusqu'à la réduction d'un
» pot; après quoi on y verse de
» nouveau trois autres pots d'eau
» de fontaine, que l'on fait bouil-
» lir encore jusqu'à ce qu'on l'ait
» réduit à un seul pot. Après avoir
» laissé refroidir ce dernier pot,
» on y ajoûte deux pots de vin
» d'Espagne, ou de quelqu'autre
» vin stomacal, & on filtre le tout

Extr. marrubii albi, cort. peruv. aña. drag. j.
Limat. martis subtiliss. præp. onc. j.
C. tinct. martis hellebor. Wedelii, q. s.
F. pilulæ pond. gr. ij. d. ad. scat.

au

» au travers d'un papier gris dans
» un vaſe bien propre, dans lequel
» on aura mis une once d'écorces
» d'oranges, une once racines de
» gentiane, & autant de zédoaire,
» une poignée de germandrée &
» autant de chamœpitis. On gar-
» dera cette infuſion dans un lieu
» tempéré, pour s'en ſervir dans
» le beſoin. »

Pendant que le malade fera uſage de ces pilules & de cette infuſion fortifiante, il les ſuſpendra une fois tous les quatre ou cinq jours, pour prendre le ſoir en ſe couchant, une doſe de gouttes glaciales; afin de ne pas donner aux fibres une tenſion trop ſubite, ni au ſang une circulation trop accélerée.

6°. Si l'on devenoit trop conſtipé, on ſuſpendroit l'infuſion amére & les pilules pendant quelques jours, & on feroit prendre au

malade pendant cet intervalle, une once de ſel laxatif de Sedlitz ou d'Angleterre, délayé dans un bon verre d'eau tiéde, ſuivi de pluſieurs taſſes de thé foible, afin de rafraîchir & d'évacuer les inteſtins.

7°. Tandis que le malade fera uſage de nos médicamens, il prendra ſouvent l'exercice du cheval, de la voiture ou d'une promenade modérée à pied; ce qui ne contribuera pas peu à fortifier ſes nerfs.

8°. Il évitera ſoigneuſement tout ce qui a contribué, ou pourroit encore contribuer à l'avenir à l'affoibliſſement de ſon corps.

9°. Dans ſes repas il aura l'attention de ne pas charger ſon eſtomac de trop de nourritures, ni de trop de boiſſons; afin qu'il n'ait pas à digérer au-delà de ſes forces. Les meilleurs alimens qu'il puiſſe

choiſir ſont les légumes, jardinages, compôtes de fruits; viandes blanches, ſur-tout rôties. Sa boiſſon ordinaire conſiſtera dans du vin détrempé avec de l'eau; ou bien de l'eau fraîche, où l'on aura éteint pluſieurs fois un fer rouge.

10°. Le malade fera très-bien de ſe frotter aſſiduement les lombes & les jambes, ſoir & matin, avec une piéce de flanelle, ou d'une autre étoffe de laine, juſqu'à ce qu'il y ſente un certain degré de chaleur.

11°. Si l'on eſt à même de ſe procurer facilement des eaux minérales acidules, chargées de beaucoup de fer; comme par exemple celles de Pirmon, de Schwalbach, de Peterſthal en Allemagne, de Saint-Maurice aux Griſons, &c.; on pourra en boire d'une bouteille juſqu'à trois le matin, d'abord après avoir pris les pilules

composées de fer ; & le soir on prendra avec les mêmes pilules un verre de l'infusion amére de fer, indiquée cy-dessus à l'article quatre.

12°. Les maladies hypochondriaques ou hystériques, quand elles sont héréditaires, se traitent en tout de la même maniere ; mais elles exigent un peu plus de tems & de patience. On réïtérera même la cure chaque printems, jusqu'à ce que l'on soit venu à bout de déraciner le mal entierement.



CHAPITRE XIV.

Des Maladies particulieres au Sexe.

§. XCIV.

De la Suppression & du Retard des Régles.

LOrsque chez une femme qui n'a pas encore atteint l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, il arrive que cette portion du sang, que la nature lui fait évacuer communément une fois dans l'espace de vingt-cinq à trente-cinq jours, par les parties de la génération, est arrêtée sans qu'elle soit enceinte, elle est attaquée d'une suppression de régles, qui vient communément d'une surabondance d'humeurs & de vis-

cosités dans le sang. Dès que cette maladie se manifeste, la malade perd l'appetit & se plaint de lassitudes & d'accablemens par tout le corps, de douleurs aux jambes, de tensions au bas ventre & aux reins ; & son teint change, de rouge qu'il étoit dans l'état de santé, en pâle, livide, verdâtre, &c.

§. XCV.

La guérison de ce mal exige les précautions suivantes.

1°. Une saignée de huit à douze onces du pied, selon l'âge & les forces de la malade, & selon la durée de sa maladie.

2°. Après la saignée, une dose soir & matin d'esprit glacial, prise dans une tasse froide de thé foible (*a*) de tréfle de marais, suivie de quelques autres, prises toutes chaudes.

(a) *Trifolium fibrinum.*

3°. Après que la malade aura pris ces gouttes dix ou douze jours de ſuite, elle prendra un doux émétique de vingt à vingt-cinq grains de poudre d'ipecacuanha, priſe le matin à jeun dans du thé tiéde & peu chargé. Ou bien au lieu d'émétique, elle pourra prendre tous les matins pendant quatre ou ſix jours, quinze à vingt grains de l'extrait panchymagogue de Crollius, formé en pilules.

4°. Si la ſuppreſſion ne céde pas encore entierement à ces remédes, la malade n'aura qu'à avoir recours aux pilules & à l'infuſion de fer, comme nous les avons recommandées (§. XCIII. Art. 4.) & s'en ſervir juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement rétablie.

5°. Sa diéte ou ſon régime de vie, ſera auſſi le même que celui que nous venons de conſeiller

aux hypochondriaques, & aux personnes sujettes aux vapeurs (§. XCIII. Art. 11.).

§. XCVI.

De la suppression des Hémorrhoïdes.

Cette maladie, qui n'est autre chose que la suppression de l'écoulement du sang superflu de la veine porte, que la nature évacue par les veines hémorrhoïdales & par l'anus, exige à peu près le même traitement, que la suppression des régles, dont nous venons de faire mention. Il ne différe, qu'en ce qu'il faut prescrire au malade, au lieu d'émétiques, des purgations douces, après l'usage des gouttes; & de tems à autre, des lavemens émollients. Il se servira également des gouttes, des pilules & de l'infu-

ſion martiale, & ſuivra le même régime.

§. XCVII.

Des Fleurs blanches.

Lorſque le ſang des femmes ſe trouve chargé d'humeurs & de mucoſités, & que les organes de la matrice, qui ſervent à la ſécrétion des régles, ainſi que les glandes du vagin, regorgeant de cette ſurabondance de viſcidités, parviennent enfin à un tel état de relâchement & de foibleſſe, qu'ils ne ſont plus en état de ſe reſſerrer; alors il en découle ſans ceſſe, ou de tems à autre une quantité d'humeurs âcres & tenaces, qui offenſent ſouvent les parties expoſées à leur paſſage; d'où réſulte un dépériſſement général de tout le corps, & les mêmes accidens que nous venons de détailler dans l'article de la ſuppreſſion des régles.

§. XCVIII.

1°. La malade pour ſe délivrer de cette maladie, prendra pendant l'eſpace de huit à quinze jours de ſuite, ſoir & matin, une doſe de gouttes glaciales dans du thé de tréfle de marais.

2°. Le neuviéme ou quinziéme jour elle prendra un doux émétique de vingt à trente-cinq grains de poudre d'ipecacuanha, dans de l'eau tiéde.

3°. Enſuite elle prendra ſoir & matin, cinq pilules martiales, avec l'infuſion amére que nous avons conſeillé (§. XCIII. Art. 4.).

4°. Dans cet intervalle, elle prendra tous les cinq jours, le matin à jeun, au lieu des pilules martiales, trente à quarante grains de poudre de rhubarbe, avec dix grains de poudre de canelle, dans un peu de thé ou de bouillon,

& continuera cette méthode jusqu'à l'extinction du mal.

5°. Elle pourra parfumer les parties relâchées, de tems en tems, avec une fumigation de mastic & d'encens.

6°. Elle observera enfin le même régime de vie, que celui que nous avons indiqué cy-dessus (§. XCIII. Art. 11.).

§. XCIX.

De la suppression des Lochies ou des Vuidanges, & de celle des Régles.

S'il arrive à une femme de souffrir une suppression subite, soit de ses régles, soit des lochies, lorsqu'elle est en couche, & qu'elle tombe par là dans des accès de fiévres violens, des rêveries, &c.

1°. On la saignera tout de suite du pied, & on lui tirera huit à dix onces de sang.

2°. Elle emploira l'eſprit glacial pendant l'eſpace de dix à douze jours, ſelon la méthode donnée cy-deſſus (§. XCIII.).

3°. Si l'écoulement des régles ne revient pas encore comme à l'ordinaire, on lui appliquera des cataplâmes émollients au bas ventre; on lui donnera des lavemens, & on lui fera prendre le matin, cinq pilules martiales indiquées cy-deſſus (§. XCIII. art. 4.) avec quelques taſſes de thé de tréfle de marais; & le ſoir en ſe couchant une doſe de gouttes glaciales.

4°. La diéte néceſſaire dans cette maladie, eſt la même que la précédente (§. XCIII. Art. 9.).



CHAPITRE XV.

Des différentes doſes des Gouttes glaciales Helvétiques.

§. C.

UN enfant de cinq à dix ans, peut en prendre chaque jour, ſelon la nature de ſa maladie, juſqu'à ſix fois, depuis quinze à trente gouttes à la fois, dans une taſſe refroidie de thé, de la tiſanne ou autre boiſſon, qui ne ſoit pas contraire à ſa maladie; & dont il boira d'abord après, pluſieurs taſſes chaudes à ſatiété.

Une perſonne âgée de dix à quinze ans en pourra prendre de même, juſqu'à ſix fois par jour, depuis trente juſqu'à cinquante gouttes à la fois, & de la même maniere.

Depuis l'âge de quinze jusqu'à quarante ans, on en peut prendre depuis quarante jusqu'à soixante-dix, & même quatre-vingt gouttes à la fois.

Dans des cas de violens délires, d'inflammations, de phrénésies, de catarres suffoquans, d'attaques d'apopléxie ; on peut en donner à la fois, à un adulte, depuis quatre-vingt jusqu'à cent gouttes & plus.





TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Traité.

A.

L.

S.

T.

Fin de la Table.

USAGE
DE L'ESSENCE
HELVETIQUE,
OU DES
GOUTTES MERCURIELLES;

Contre les Maux Vénériens, & autres Maladies causées par l'épaississement de la Lymphe;

Par lequel on les guérit en peu de tems, sans friction ni salivation; comme il a été démontré par nombre d'expériences publiques, faites à Berne, sous les yeux des Facultés de Médecine & de Chirurgie, en 1756, 1757 & 1758.

Par M. LANGHANS,

Docteur en Médecine, & Médecin pensionné de la Ville & République de Berne.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

M. DCC. LIX.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

TÉmoin oculaire de l'efficacité & des ſuccès aſſurés des Gouttes Mercurielles, dans toutes les eſpéces de Maladies Vénériennes, j'ai cru qu'il n'étoit beſoin que de conſulter l'humanité, pour en rendre la connoiſſance publique, & pour en étendre l'utilité au-delà des bornes étroites de ce Canton : elles y ont été découvertes & éprouvées d'une maniere à ſatisfaire toutes les perſonnes deſti-

nées à ſecourir l'homme affligé par des maux qui ſont le ſceau de ſa foibleſſe & de ſes miſeres. Je ſçais que, préſenter au grand jour un nouveau reméde contre les atteintes d'un virus qui n'eſt que trop commun, c'eſt ſe mettre au riſque d'être confondu avec une foule d'Empyriques, dont l'audace abuſe ſans ceſſe d'une aveugle crédulité; mais celui-ci ſe ſoumet aux expériences à faire dans tous les Hôpitaux de l'univers; & jouit d'ailleurs de la réputation de M. Langhans, qui, ſoit eu égard à

la probité, soit eu égard aux talens, (*a*) ne sçauroit être

(*a*) Il est connu dans la République des Lettres, par les ouvrages suivans.

1°. Description de la Vallée du Siementhal, de ses glacieres, & d'une maladie épidémique, détruite en ces lieux en 1752. par M. le Docteur Langhans.

2°. Découverte d'un spécifique contre la Consomption; par le même. *Zurich*, 1758. *quatriéme édition*, *en Allemand.*

3°. Traité des Gouttes glaciales Helvétiques, contre toutes les maladies inflammatoires, contre les obstructions & les épuisemens; par le même. *Zurich*, 1758. *seconde édition*, *en Allemand.*

Ce Traité vient de se réimprimer de nouveau à Zurich, avec une attestation de M. le Baron de Haller.

4°. Traité des polypes du cœur & des grands vaisseaux du corps humain; par le même. *Basle*, *in-4°. en latin.*

mêlé avec cette vile populace, plus funeste aux humains, que la médecine ne leur est avantageuse. Il n'est pas difficile après de semblables explications, de pénétrer le motif qui m'a déterminé à traduire cet Ouvrage; & j'ose assurer que l'amour du bien public l'a emporté sur l'amitié particulière qui m'unit à l'Auteur.





PREFACE

DE L'AUTEUR.

CET Ouvrage ne renferme que la deſcription ordinaire d'une ſeule maladie. Je n'ai pas jugé à propos d'indiquer la compoſition préciſe & exacte du médicament qui la doit détruire : il eſt dangereux & funeſte, de mettre des armes dans des mains ignorantes ; l'avidité du gain, en tentant ſouvent de le mettre en œuvre, n'expoſe qu'un trop grand nombre de malades à des accidens & des ſuites fâcheuſes. Le mercure ſçavamment préparé, eſt ſalutaire dans pluſieurs maladies ; mais mal élaboré & mal purifié, on peut l'enviſager comme une ſorte de poiſon ; dès

que d'ailleurs, il n'eſt pas employé à propos, & avec prudence & les précautions convenables, ſon action eſt meurtriere. Je ne me ſuis pas, au ſurplus, attaché dans ce petit Traité, à écrire tous les effets des maux vénériens, & tous les différens accidens qui les accompagnent. Il ſuffit d'en avoir préſenté une certaine notion, & d'avoir preſcrit les régles que tout malade doit abſolument obſerver pour obtenir une guériſon parfaite & radicale. La méthode que j'indique eſt nouvelle, mais ſure; je rougirois d'avancer ce fait, ſi une infinité d'expériences, que je ſuis prêt à réïtérer à mes propres frais, ne l'avoit combattu.

J'obſerverai, que ſi une perſonne dans le cas de faire uſage de l'Eſſence Helvétique, ou des Gouttes Mercurielles, ſe trouvoit en même tems affectée d'un virus ſcorbutique; il

il faudroit pour lors, ainſi que la ſaine pratique le conſeille, & l'expérience le confirme, commencer par traiter & guérir le ſcorbut. Le plus recommendable de tous les remédes qu'on peut employer dans le traitement de cette maladie, outre celui indiqué dans le Traité précédent, eſt le lait de vache, coupé avec partie égale d'infuſion théiforme de pointes ou ſommités de feuilles de ſapin. Lorſque les ſymptômes du ſcorbut ſeront diſſipés, l'uſage des Gouttes Helvétiques éteindra ſûrement ceux du virus vérolique.

Quant aux purgations & autres remédes préparatoires, j'ai indiqué les doſes uſitées & néceſſaires en Suiſſe. On ſçait que la différence des climats, de l'âge, des conſtitutions, en exigent à leur égard une qui ſoit proportionnelle & convenable à chaque individu.

Enfin, le régime que je preſcris

aux malades, n'eſt ni incommode ni diſpendieux. Ils peuvent ſortir & vaquer à leurs affaires pendant tout le tems qu'ils prennent les gouttes, pourvû qu'ils ſe garantiſſent du froid & de l'humidité, en s'habillant chaudement, & qu'ils ne s'échauffent pas par des exercices trop violens. Quant à la nourriture, ils peuvent prendre toutes celles qui ne ſont point aigres, graſſes, échauffantes. Un uſage modéré même du vin leur eſt accordé, dès que l'inflammation a ceſſé; pourvû qu'il ne ſoit pas acide.

BERNE, le 23 Juillet 1758.

Dr. LANGHANS.



USAGE
DE L'ESSENCE
HELVETIQUE,
Dans les Écoulemens virulens, ou les Gonorrhées.

SECTION PREMIERE.

LES maladies vénériennes, quand elles ne ſont pas héréditaires, ſe contractent par le commerce impur des deux ſexes, dont l'un ou l'autre ſe trouve infecté.

Le premier degré de cette infection se déclare par une inflammation des parties génitales, accompagnée de chatouillemens, d'irritations & d'érections involontaires. Cette inflammation, occasionnée par l'âcreté du virus, qui épaissit les fluides & donne lieu à des obstructions dans les vaisseaux lymphatiques, augmente de plus en plus ; elle suscite des tensions, des érections douloureuses & des érosions aux parties, qui sont enfin suivies d'une supuration. Alors une matiere épaisse, jaunâtre, visqueuse & fœtide, découle de la verge & du vagin ; elle se montre d'abord en petite quantité ; le flux en est ensuite plus ou moins abondant, à proportion du nombre & de la grandeur des ulceres produits dans l'urétre, &c. Sa couleur est aussi plus ou moins verdâtre, à raison

du degré d'âcreté du virus, ou du degré de perverſion de la maſſe du ſang de la perſonne infectée : tels ſont les ſignes caractériſtiques de ce que l'on appelle une gonorrhée virulente. Dans les hommes ſur-tout, elle excite des douleurs cuiſantes au moment où ils urinent. Quelquefois elle provoque des érections convulſives, ſur-tout pendant la nuit ; & la fiévre, la pâleur, la lividité du teint, & un abbattement dans tous les membres, s'uniſſent encore à tous ces ſymptômes.

Pour guérir radicalement cette maladie, ainſi que tous les écoulemens virulens, ou chaude-piſſes, on obſervera avant toutes choſes, de faire une ſaignée de huit, dix à douze onces dès le commencement ; ſaignée, que l'on réïtérera le jour ſuivant, ſi le malade reſſent de grandes douleurs, & ſi l'inflam-

mation eſt conſidérable; après quoi on le ſoulagera par les remédes ſuivans.

Donnez à chaque heure du ſoir une taſſe pleine & tiéde du lait d'amandes, compoſé ainſi qu'il ſuit.

» Prenez une once d'amandes » douces pelées, une demi-once de » ſemence de pavot blanc, deux » dragmes de nître purifié & tri- » turé avec dix grains de cam- » phre; broyez le tout dans un » mortier de marbre, & verſez-y » en le broyant, dix onces d'eau » de fontaine bouillante; ajoutez- » y une demi-once de ſucre blanc; » paſſez l'émulſion par un linge » propre, & conſervez-la pour » votre uſage. »

2°. Faites boire au malade pendant le jour, beaucoup de tiſanne chaude, faite de bois de ſaſſafras, ou de gayac, ou de la racine de

ſquine, ou de bois de régliſſe, ou d'une pincée de graines de geniévre pilées; afin d'adoucir l'âcreté de ſon urine.

3°. Appliquez ſur les parties enflées & enflammées, des cataplâmes émolliens & rafraîchiſſans, ou faites des fomentations du même genre, en preſcrivant au malade de garder le lit.

» Prenez deux poignées de fleurs » de camomille, ou de plante de » guimauve, de bouillon blanc, » de melicot; &c. ajoutez-y autant » de mie de pain blanc, & un peu » de ſaffran; infuſez & humectez le » tout dans de l'eau ou du lait » chaud; exprimez-en le liquide, » mettez-en ce qu'il en faut ſur une » compreſſe de linge uſé, & appli- » quez-le chaudement ſur l'inflam- » mation, en le changeant dès qu'il » commence à ſe refroidir.,,

4°. Le moyen d'appaiſer les ar-

deurs d'urine, eſt d'injecter dans l'urétre pendant quelques jours de ſuite, & pluſieurs fois dans le même jour, du lait tiéde, coupé avec autant d'eau, & adouci avec un peu de ſucre; à chaque injection, le malade retiendra le plus qu'il lui ſera poſſible cette matiere injectée, en comprimant l'orifice de la verge, afin de donner à la liqueur le tems d'adoucir & de déterger les ulceres.

5°. Tant que l'inflammation, l'enflure & la grande douleur ſubſiſteront, on ne fera encore aucun uſage des gouttes mercurielles: mais dès que l'on s'appercevra d'une diminution, & que l'on ne ſera plus dans le cas de recourir à la ſaignée, on ordonnera la purgation ſuivante.

» Prenez une dragme de jalap » en poudre, & vingt gouttes » d'huile de tartre par défaillance;

» mêlez-les enſemble, & faites-en » une poudre, que vous prendrez » en une priſe. » Cette doſe, ainſi que les ſuivantes, doivent néanmoins varier, ſelon le climat, l'âge & la conſtitution du malade.

En ſuppoſant que cette poudre laxative ne produisît pas un effet ſuffiſant, prenez au lieu d'une dragme, quatre ſcrupules de jalap en poudre, ou bien ſubſtituez-y l'émulſion purgative, dont voici la recette.

» Prenez huit grains de réſine » de jalap, diſſolvez-la dans » autant de jaune d'œuf qu'il en » faudra; ajoutez-y une once & » demie d'eau de canelle ſans vin, » & une demi-once de ſyrop roſat » ſolutif; mêlez le tout, & faites-» le prendre le matin à jeun, en » une priſe, avec beaucoup de » thé. »

Si l'on préfere des pilules, on prendra celles qui ſont décrites dans la formule ſuivante.

» Prenez de l'extrait panchima- » gogue de Crollius vingt-cinq » grains, de la réſine de jalap » trois grains, de l'huile d'anis diſ- » tillé une goutte; dont on fera » douze pilules purgatives à pren- » dre le matin à jeun en une priſe, » avec du thé foible. »

6°. Le lendemain de la purgation, ou dès le même ſoir en ſe couchant, le malade prendra depuis huit ou dix, ſucceſſivement juſqu'à trente, trente-cinq gouttes & plus, de l'eſſence mercurielle, dans une taſſe de tiſanne tiéde, après avoir remué le flacon.

» On peut faire cette tiſanne » avec le bois de ſaſſafras coupé » menu, en faiſant bouillir lente- » ment une poignée de ce bois » avec trois bouteilles d'eau de

» fontaine, jusques à ce qu'elles
» soient réduites à deux.

On peut aussi prendre ces gouttes mercurielles dans du thé foible refroidi, soit verd, soit bohé, coupé avec du lait.

Au défaut du bois de sassafras, ou du thé, on peut user de la même quantité de racine de squine, ou de réglisse, ou de genievre, ou de gayac, infusé dans autant d'eau de fontaine.

Le malade commencera par prendre huit ou dix gouttes, & les augmentera chaque fois de deux, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au nombre de vingt-cinq, trente, même de quarante, si son climat & son tempérament peuvent le permettre; à moins que cette quantité ne lui causât quelque colique, quelque vomissement, ou ne lui portât à la bouche : car dans ces cas, il en suspendra l'usage un

jour ou deux, & il en diminuera la doſe après s'être purgé, conformément à ce qui ſera preſcrit dans les articles 8. & 9.

Auſſi-tôt qu'on aura pris ces gouttes, le matin à jeun, & le ſoir en ſe couchant, dans une taſſe de thé ou de tiſanne tiéde, on boira pluſieurs taſſes chaudes de la même tiſanne ou du même thé, & l'on gardera le lit quelque tems, afin de ſe procurer une douce moiteur.

Deux heures après, & le matin, le malade prendra, ſans ſe lever, un bouillon d'orge ou d'avoine gruée, clair & ſans pain.

Il ſe délayera ſouvent pendant le jour avec les tiſannes mentionnées cy-deſſus; ces tiſannes ſeront tiédes & coupées avec le lait; ou s'il l'aime mieux, il prendra du thé foible, pareillement coupé.

7°. Il continuera ſoir & matin, l'uſage de ces gouttes, de la maniere preſcrite, juſqu'à ſon entiere guériſon, qui lui ſera annoncée dans l'eſpace d'environ trois ſemaines, par la diſparition de tous les ſymptomes, & par la mucoſité blanchâtre & gluante qui ſuccédera à ſon écoulement.

8°. Il obſervera de ſe purger une fois tous les ſix, ſept ou huit jours, s'il n'y a plus d'inflammation, & il ſuſpendra pendant les jours de purgation l'uſage des gouttes. Sa purgation ſera une de celles que nous avons indiquées cy-deſſus dans le cinquiéme article, & il la prendra dans du thé, ou du bouillon foible.

Il peut arriver qu'ayant été précédemment traité par la méthode ordinaire, ces gouttes lui procurent une nouvelle ſalivation; dès-lors il doit s'en abſtenir, &

interrompre le cours du flux salivaire, au moyen de quelques évacuations ; sauf à reprendre & à continuer l'usage des gouttes, comme cy-devant, mais en moindre quantité.

9°. Si la colique affecte le malade, il boira pendant le jour de tems en tems quelques bouillons de gruau, ou d'orge ; il se tiendra chaudement, il renoncera aux gouttes pendant un jour ou deux, & il en diminuera ensuite la dose.

10°. Dès que les plus grandes douleurs seront calmées, ce qui arrive ordinairement au bout de peu de jours, il se servira trois ou quatre fois par jour de l'injection suivante, mais toujours tiéde, jusqu'à ce que la matiere de l'écoulement paroisse parsemée de filamens blanchâtres, & ait acquis la couleur & la consistance du blanc d'œuf.

» Prenez de la chaux vive mai-
» gre, de la grosseur d'un poing,
» versez sur cette chaux un demi
» pot, ou une bouteille d'eau fraî-
» che de fontaine. Laissez infuser
» vingt-quatre heures, versez par in-
» clination. Remettez sur la chaux
» restée au fond, un autre demi
» pot d'eau de fontaine fraîche, lais-
» sez pareillement infuser; les vingt-
» quatre heures étant écoulées, jet-
» tez la partie claire de cette eau,
» versez par-dessus la chaux restan-
» te, pour la troisiéme & derniere
» fois, une troisiéme bouteille d'un
» demi pot d'eau pure & fraîche.
» Enfin après avoir fait infuser en-
» core vingt-quatre heures, versez
» par inclination, & passez au tra-
» vers d'un linge double, dans
» un vase propre, pour vous en
» servir au besoin, en ajoutant à
» chaque verrée de cette injec-
» tion, une cuiller à caffé pleine de
» miel rosat.

On doit néceſſairement s'abſtenir des alimens gras, acides ou aigres, échauffans, trop ſalés, & même de la viande pendant la durée de l'inflammation. Lorſqu'elle ſera calmée, que les douleurs ſeront diminuées, & que l'écoulement tirera vers la fin, on pourra manger des viandes légeres & boire à la fin du repas un verre de bon vin blanc, mais il faut abſolument ſe garantir du froid en ſortant, & éviter de s'échauffer par des exercices trop violens.

SECTION II.

De la Vérole.

NÉGLIGER d'apporter à tems du reméde à une ſimple infection vénérienne commençante, ne la pas traiter avec le ſoin, l'habileté & la prudence qu'elle exige, c'eſt donner lieu à la multiplication du virus & à l'augmentation de ſon âcreté, c'eſt lui ouvrir une voie dans la maſſe du ſang, c'eſt aſſurer l'infection totale de tous les fluides du corps; c'eſt enfin occaſionner la dégénération du mal, en celui qu'on appelle communément *la groſſe vérole*. Qu'elle ſoit encore accompagnée d'une gonorrhée virulente, ou que celle-ci ait été mal à propos arrêtée par des remédes aſtringens, les ſymp-

tomes qui l'annoncent ont une évidence à laquelle il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer.

Une laſſitude dans tous les membres ; une haleine, une tranſpiration fœtide ; des maux de tête fréquens ; un teint pâle & défait ; l'engorgement ou l'enflure, & l'endurciſſement des amigdales ou des glandes du cou, ainſi que de celles des aines ; des inflammations, des enflures, des éroſions douloureuſes au nez, au palais & au perinée ; des tumeurs au ſcrotum & aux aines qu'on appelle *bubons* ou *poulains* ; des douleurs cauſées par la chaleur du lit ; des carnoſités & excreſcences autour des parties génitales ; de petits (*a*) ulceres

(*a*) On diſtingue les ulceres vénériens des autres, premierement en ce qu'ils ne rongent pas auſſi profondément ; ſecondement en ce qu'ils s'étendent plutôt en large, & ne détruiſent ordinairement que la peau & la graiſſe ; en troiſiéme lieu, par leur couleur plombée

ſupurans, bordés d'une peau blanchâtre & dure, qu'on nomme des *chancres*; des (*b*) *exoſtoſes*, des tumeurs ou enflures douloureuſes, ſoit au front, ſoit au crâne ou à la jambe; l'inflammation des yeux; des taches plombées au viſage, & ſur-tout au front; des dartres ou tumeurs ſéches, ſoit au parties honteuſes, ſoit au viſage, à la racine des cheveux, aux coins de la bouche & du nez; l'enflure & la putréfaction des cartilages & des os de cette derniere par-

& par les bords blanchâtres, durs & relevés, dont ils ſont environnés.

(*b*) Les tumeurs des os, lorſqu'elles ſont véneriennes, ſe manifeſtent communément d'abord au front & au tibia; dans le commencement il n'y a point d'inflammation, & elles paroiſſent dures au toucher. Mais lorſqu'à la ſuite du tems, le virus vient à ronger la pellicule qui couvre l'os, ou le périoſte, elles s'enflamment, cauſent des douleurs ſenſibles, & s'ouvrent quelquefois. Quand le virus parvient enfin à corroder & à carier les os, il n'y excite plus de douleurs.

tie, &c. ſont les ravages qui décelent les progrès de cette maladie formidable.

1°. Pour en triompher pleinement & ſans crainte d'aucun funeſte retour, il faut tirer dix à quinze onces de ſang, ſelon l'âge, le tempérament du malade, & ſelon le degré de l'inflammation des parties infectées. Eſt-elle conſidérable, ſur-tout aux parties génitales, on réitérera la ſaignée deux ou trois jours après, en la faiſant moins forte.

2°. Le lendemain le malade prendra une douce potion purgative, composée

» D'une once de tamarins, d'une » dragme & demie de feuilles de » ſené mondé, & d'une dragme & » demie de la meilleure rhubarbe, » le tout bouilli dans de l'eau de » fontaine, juſqu'à la réduction de » trois onces; en y ajoutant en-

» core une demi-once de manne, » & autant de ſyrop roſat ſolutif. » On la prendra en une doſe tiéde, » & le matin à jeun. »

Si le malade préfere une poudre, un bolus, ou des pilules, il choiſira celle des purgations qu'il voudra, & que nous avons indiquées cy-deſſus

» Ou bien on lui donnera vingt » grains de l'extrait panchymago» gue de Crollius, mêlé avec dix » grains de mercure doux, & formé » en dix pilules pour une doſe. »

3°. Le même ſoir il prendra en ſe couchant, & continuera de prendre chaque jour ſoir & matin, les gouttes mercurielles, de la maniere que nous avons preſcrite.

4°. Il obſervera de même l'uſage des bouillons de gruau d'avoine, des crêmes d'orge, du thé foible coupé de lait, des tiſannes

de ſaſſafras, geniévre &c. que j'ai recommandées dans le traitement de la gonorrhée virulente.

5°. On ne ſeringuera la verge, ou le vagin, que lorſqu'il y aura un écoulement virulent, & alors on emploiera les mêmes injections, le même ordre & la même méthode dont j'ai parlé.

6°. Enfin le régime ſera exactement le même que celui qu'on doit faire obſerver dans le traitement de la gonorrhée.

SECTION III.

Traitement des accidens ordinaires qui ſurviennent dans les Maladies Vénériennes.

LES tumeurs ou enflures au ſcrotum, aux aines, &c. doivent être promptement diſſipées,

& les moyens de les faire évanouir, doivent précéder les purgations & l'uſage des gouttes. Ces moyens ſont des ſaignées, des applications de cataplâmes émollients, faits avec les herbes de ce genre, bouillis dans du lait, ou le cataplâme de mie de pain. Le tout ſera mis ſur la partie affectée, le plus chaudement que le malade, qui ſe tiendra pour cet effet au lit, ou couvert dans un fauteuil, pourra le ſupporter.

Si l'inflammation eſt trop forte, on peut réïtérer la ſaignée & employer la fumigation que je décrirai dans un moment; après en avoir reçu les vapeurs, on reprendra les cataplâmes.

Les exoſtoſes au front, ou ſur les os de la jambe, cédent d'eux-mêmes à la force des gouttes, pourvû que le virus n'ait pas encore opéré des déſordres que l'art

humain ne ſçauroit réparer. On en hâte cependant la guériſon, par l'application extérieure de l'emplâtre mercurielle de Vigo.

Quant aux ulceres, chancres & plaies extérieures, on ſe contentera d'y mettre à différentes repriſes par jour, de la charpie fine, bien ſéche & bien propre, après avoir préalablement détergé la plaie, ou le chancre, avec de l'eau tiéde, dans laquelle on peut toujours mettre dix à douze gouttes de l'eſſence mercurielle ſur chaque taſſe.

Les porreaux, les verruës, condylomes, crêtes, ou autres excreſcences du gland, du prépuce, ou des lévres, des nymphes & du clitoris, tombent ordinairement d'eux-mêmes, par l'uſage de l'eſſence mercurielle. Mais ſi à la fin de la cure ils ne diſparoiſſent pas, on les ôtera peu à

peu, en les liant avec de la ſoie fine, à leur racine; ou en les touchant avec un pinceau trempé dans du beurre d'antimoine. On prendra garde dans cette opération, de ne point empiéter ſur la chair vive voiſine ; elle s'enflammeroit ſur le champ, & cauſeroit au malade de grandes douleurs. Dans ce cas, on prendra
» une demi-once de baume d'Ar-
» cœus, on le fondra, & on y
» trempera de la charpie, ou linge
» effilé, qu'on appliquera deux ou
» trois fois le jour, ſur la partie
» léſée. »

Perſonne n'ignore que l'on appelle *Paraphimoſis*, l'enflure & l'inflammation du prépuce, portée au point de ne pouvoir plus envelopper & couvrir le gland, lequel participe lui-même de l'état de ſon enveloppe, & ſe trouve comme étranglé à la couronne,

par l'eſpéce de ligature qui le comprime de toute part : cette ſituation eſt des plus fâcheuſes & des plus à craindre.

Il s'agira d'abord de ſaigner le malade copieuſement du bras ou du pied ; d'appliquer ſur l'enflure les cataplâmes émollient, ſi l'inflammation ſubſiſte ; & d'expoſer la partie à la vapeur de vinaigre verſé ſur une tuile ardente, ſi le gonflement eſt œdémateux, & occaſionné par des épanchemens fluides, tendres & blanchâtres.

Cette même enflure & inflammation du prépuce s'appelle phimoſis, lorſqu'elle couvre & reſſerre tellement le gland, qu'on ne le peut plus découvrir. Alors le prépuce comprime fortement, irrite, enfle & corrode le gland par le virus qui ne peut plus avoir ſon écoulement, quelquefois même il ſe ferme entierement, & bou-

che par ſon enflure l'orifice de la verge, ce qui devient très-dangereux.

Cet accident doit être traité & guéri de la même maniere que le paraphimoſis. On ne purgera le malade qu'après la guériſon de l'un ou de l'autre de ces deux derniers accidens; & on lui donnera les gouttes mercurielles dès que la plus forte inflammation ſera abbattuë. Il pourra auſſi ſe ſervir de bains tiédes.

Ce ne ſont pas ſeulement les maladies vénériennes qu'on détruit par un uſage méthodique de cette eſſence mercurielle; mais encore toutes les autres maladies qui proviennent d'une lymphe épaiſſie: telles que les humeurs froides, (*a*) les cataractes qui

(*a*) Je n'allegue ici que mes propres expérieuces, faites publiquement dans nos Hôpi-

commencent à se former, les vieux abscès & ulceres, les enflures & engorgemens des glandes du cou, &c. en les traitant avec discernement.

taux, où par l'usage de mon essence & de quelques pilules savonneuses, j'ai guéri en peu de tems des personnes dont le cou étoit chargé de tumeurs squirrheuses & ouvertes, après avoir subi inutilement toutes les opérations mercurielles, & avoir été abandonnées comme incurables.

FIN.







